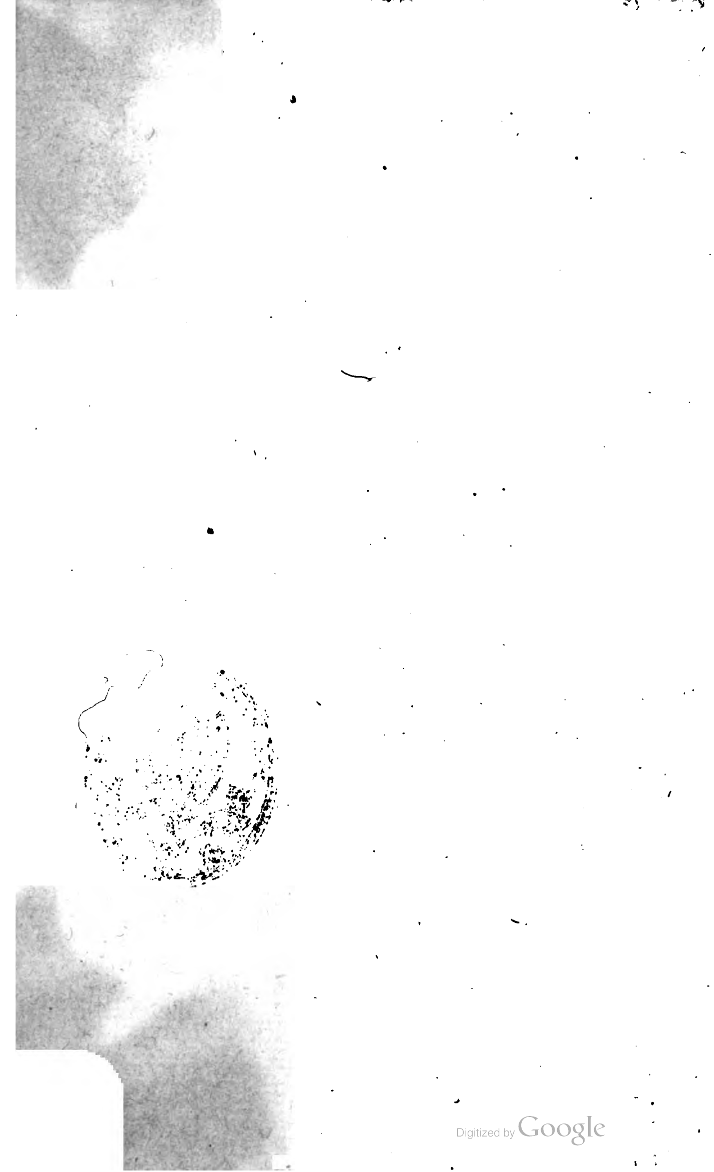




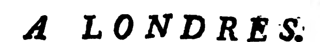


HISTOIRE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

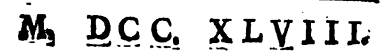
Par M. l'Abbé RAYNAL

TOME SECOND.





A LONDRES.



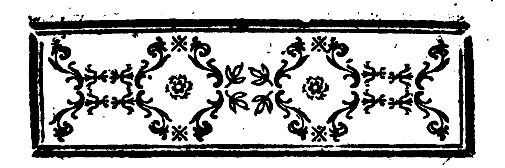
M. DCC. XLVIII.

TABLE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

INTRODUC.



INTRODUCTION A L'HISTOIRE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

SECONDE PARTIE.

VII. ÉPOQUE.

Les Communes s'emparent de toute l'Autorité Souveraine sous Charles I. 1648.

LA balance du pouvoir a souvent varié en Angleterre depuis la

conquête des Normands ; elle y a été même quelquefois entierement renversée. Les Communes qui de leur aveu en avoient d'abord une portion peu considérable, en acquirent insensiblement davantage. La coûtume qui s'introduisit parmi les Nobles de vendre leurs Terres sous le Regne de Henri VII. augmenta considérablement ce pouvoir : il s'accrut encore plus, lorsqu'au tems du Schisme les Abbayes furent abolies. Alors une partie du Clergé fut ôtée d'un des bassins de la balance, & les Communes qui s'étoient enrichies de leurs pertes furent mises dans l'autre. Il passe pour constant que le pouvoir étoit dans un équilibre parfait entre les deux Chambres vers le milieu du regne d'Elisabeth : mais

peu de tems après une secte d'hommes audacieux connus sous le nom de *Puritains*, usurpa les prérogatives des Nobles, insinua les principes d'un Gouvernement Républicain, & introduisit la tyrannie du peuple. Le détail de ces révolutions doit faire une partie des plus intéressantes de cette Histoire.

L'Angleterre étoit à peine consolée de la perte d'Edouard, que la mort de ses deux fils la couvrit d'un nouveau deuil. Le Duc de Glocestre leur tuteur & leur oncle les fit étouffer, & monta sur le Throne dont il les faisoit descendre. Cet Usurpateur, connu dans l'Histoire sous le nom de Richard III. avoit une ame perverse dans un corps mal-fait. Sa physionomie annonçoit tout ce qu'on peut ima-

giner de plus sinistre, & ne déve-
loppoit pas encore la moitié de sa méchanceté. Son cœur toûjours fermé à l'humanité, étoit toûjours ouvert à la perfidie. Il ne ménageoit pas son sang dans la guerre : mais il abusoit de la paix pour répandre celui de ses ennemis. Sa férocité & son ambition furent les deux sources de ses cruautés ; & il immola presqu'autant de victimes à son tempérament, qu'à ses intérêts. Ses caresses étoient perfides : elles annonçoient à ceux qui en étoient l'objet, une trahison ou un assassinat. Personne ne fut en sûreté sous ce Regne ; parce que ceux qui auroient pû se rassûrer sur l'innocence de leurs mœurs, avoient à craindre l'imagination du Monarque. Il étoit avide du bien d'autrui,

& prodigue du sien. Peu de politiques ont mieux noüé que lui une intrigue ; & personne n'en a jamais mieux sû profiter. Tout parloit en lui ou se taisoit à son gré. Jamais on ne lut dans ses yeux les secrets que cachoit son ame. Il ne communiquoit ses projets qu'à ceux dont il ne pouvoit se passer dans l'exécution ; & jamais l'instant de la confiance ne prévint celui de la nécessité. Il n'abandonnoit rien au hasard dans ses entreprises, ce qui est souvent un défaut en politique ; & ce systême nuisit plus d'une fois à ses intérêts. Ce fut un monstre qui eut de grands talens, point de vertus, & tous les vices.

L'horreur d'un tel caractere étonna les Anglois mêmes. Les plus sages d'entr'eux formerent le difficile

projet de réunir les forces des deux Roſes contre le Tyran. Après bien des aigreurs & des ſoins, on réuſſit à faire agréer aux Chefs des deux Partis le mariage d'Eliſabeth fille aînée d'Edouard & héritiere de la Maiſon d'Yorck par ſon pere, avec le Comte de Richemont héritier de la Maiſon de Lancaſtre par ſa mere Marguerite de Sommerſet. Richemont, triſte & unique reſte d'un ſang réprouvé, paſſoit dans l'eſclavage, loin de ſa Patrie, une vie que ſes ancêtres avoient finie dans des batailles ou ſur l'échaffaut. Proſcrit comme eux, ce jeune Prince s'étoit embarqué pour aller chercher un aſyle que l'Angleterre lui refuſoit. La mer le jetta ſur les côtes de Bretagne, dont le Souverain, gagné par des préſens, ou in-

timidé par des menaces ; le retenoit depuis dix-sept ans dans les fers. Richemont fut assez heureux pour briser sa prison, dans le tems même que les voeux de sa Nation l'appelloient au Throne ; & que les soins, les risques mêmes de ses amis lui en applanissoient le chemin. Il les joignit avec un secours de quatre mille Normands, que lui avoit accordé la France ; & il marcha sans tarder à Richard.

La bataille commença au lever du soleil. Elle paroissoit tourner favorablement pour le Roi, plus grand homme de guerre que son rival, lorsque la trahison de plusieurs des siens, & un secours considérable qui arriva au Comte, firent changer le sort du combat. Richard pouvoit se retirer sans hon-

te ; il n'avoit manqué à rien de ce qu'un grand Capitaine pouvoit faire ; mais il méprisa ceux qui le lui conseilloient. Sa valeur redoubla avec le péril. Il porta l'indifférence pour la vie, aussi loin qu'elle pouvoit aller. Il ne succomba, qu'après avoir fait des efforts, dont on est fâché de trouver un si méchant homme capable.

La mort du Tyran occasionna la fuite de quelques-uns de ses Partisans, & la soûmission du grand nombre. Richemont les reçut avec bonté, & leur permit de se ranger sous ses étendarts. Les vaincus & les vainqueurs ne composerent plus dès-lors qu'une même armée. Les Anglois des deux partis oublierent qu'ils avoient été ennemis ; ils se souvinrent seulement qu'ils

étoient Anglois. L'amour de la Patrie prit dans tous les cœurs la place des fureurs civiles. D'une voix unanime, on proclama Richemont Roi d'Angleterre, sous le nom de Henri VII. & on lui attacha la Couronne de Richard, qui avoit éte trouvée parmi les dépouilles.

Tandis que la Nation se livroit aux douceurs d'une joie, qu'elle n'avoit pas éprouvée depuis longtems, qu'elle n'avoit osé même espérer, Henri examinoit avec ses Confidens, à quel titre il lui convenoit de régner. Il avoit par lui-même les droits de la Maison de Lancastre ; son mariage lui donnoit ceux de la Maison d'Yorck ; & ses succès lui facilitoient celui de conquête.

De ces titres, le premier étoit appuyé par tous les Partisans de la Maison de Lancastre. Ils soûtenoient que les trois Princes de cette branche qui avoient régné successivement lui avoient acquis des droits si constans qu'on ne pouvoit les révoquer en doute sans injustice. Que la prescription regardoit les Couronnes comme les biens des Particuliers, & que tous les Monarques seroient chancelans sur leur Throne, si pour justifier leur possession ils étoient obligés de remonter aux droits primitifs. Que Henri VI. avoit pû être dépouillé par Edouard sans qu'on en pût tirer de fâcheuses conséquences pour ses descendans, parce que le bonheur d'un rebelle ne justifioit pas la rebellion. Que les Actes du Par-

lement contre la Maison de Lancastre n'avoient point de force, parce qu'il n'étoit point libre quand il les avoit faits, qu'il n'avoit point d'autorité dans ces matieres, & qu'il étoit tombé dans des contradictions honteuses à cette occasion. Qu'il étoit inutile d'avoir recours à la Princesse Elisabeth, puisque Henri étoit reconnu pour légitime Roi d'Angleterre, quoiqu'il ne l'eût pas encore épousée, & qu'elle ne lui eût pas apporté des droits qui ne pouvoient se communiquer que par le mariage. On prétendit enfin que la promesse qu'avoit faite Henri de reconnoître les droits de la Maison d'Yorck étoit nulle, & parce qu'en l'exigeant on s'étoit trop prévalu de la triste situation où il se trouvoit, & parce

qu'il étoit inoui qu'un Prince qui pouvoit régner par lui-même, & qui régnoit effectivement, fût obligé de reconnoître qu'il tenoit d'autrui le droit de régner. L'usurpation de la Maison de Lancastre étoit trop récente & trop connue pour que ces raisonnemens fissent une grande impression.

Les droits de la Maison d'Yorck étoient mieux fondés & plus agréables aux peuples: mais il étoit dangereux de les faire valoir. Si Henri reconnoissoit une fois qu'il tenoit la Couronne de son épouse, à proprement parler il n'étoit pas Roi, mais seulement mari de la Reine: si cette Princesse venoit à mourir sans enfans, il restoit sans titre & pouvoit être déthroné au premier mécontentement; si elle en avoit,

le Throne leur appartenoit, & ils pouvoient forcer leur pere à rentrer dans la vie privée, & le réduire à être leur premier Sujet. On pouvoit, il eſt vrai, remédier à une partie de ces inconvéniens, en confondant les droits des deux branches : mais cet expédient ne finiſſoit pas toutes les conteſtations : Eliſabeth pouvoit toûjours mourir ſans poſtérité, ou Henri en laiſſer d'un ſecond mariage : en ce cas les vieilles querelles n'étoient qu'aſſoupies, & elles pouvoient aiſément diviſer de nouveau la Nation.

Il reſtoit un troiſieme parti à prendre, mais qui étoit extrème : c'étoit celui de régner par droit de conquête. Stamley qui avoit eu plus de part à la révolution que

personne, appuyoit cette idée de tout son crédit. Comme il étoit naturellement audacieux, il ne craignit pas de passer pour auteur d'une opinion si violente, & il dit publiquement au Roi :

Il y a plus de prudence que de courage dans les Conseils qu'on vous donne, Grand Prince. Vous venez de faire tomber la Couronne de dessus la tête d'un usurpateur, & vous avez droit de la mettre sur la vôtre, aux conditions qu'il vous plaira d'imposer. Guillaume Premier dont la conquête avoit tant de rapport avec la vôtre, donna ses lois à l'Angleterre ; ce Héros & la Nation s'en trouverent bien. Les Priviléges dont triomphe le Parlement, le Parlement lui-même, sont des usurpations, qu'il est de votre gloire d'anéantir ou de modifier. L'An-

gleterre, l'Etat le plus Monarchique de l'Europe, a dégénéré en République, par l'audace d'une Assemblée, dont vous-même, vous avez éprouvé les fureurs. Les Peuples ont abusé des conjonctures, pour ruiner l'autorité Souveraine : Pourquoi des Souverains n'auroient-ils pas droit de s'en prévaloir pour la recouvrer ? Un Roi véritablement Roi doit rendre au Throne toute la majesté, que de foibles Monarques lui ont laissé ravir. Le Sceptre ne peut être affermi dans vos mains, ni la tranquillité assûrée dans l'Etat, que par ces précautions salutaires. Etouffez mille petits tyrans, & donnez-nous un Roi bon, un Roi sage, un Roi pacifique.

La rumeur, qu'excita l'avis de Stanley, ôta au Roi le courage de le suivre. Ce Prince n'osa jamais

hasarder une démarche qui pouvoit le précipiter du Throne aussi aisément que l'y affermir. Il aima mieux partager son autorité avec le Parlement, que de flotter entre l'espérance & la crainte de l'acquérir, ou de la perdre toute entiere. Cette raison le détermina à se contenter de l'autorité dont ses prédécesseurs avoient joüi, & il préféra de la posséder en vertu des droits de la branche de Lancastre. Comme le Throne sur lequel il montoit étoit glissant, il forma pour s'y maintenir le plan d'un Gouvernement tout-à-fait opposé à celui du dernier Prince de sa Maison qui en avoit été chassé.

Henri VI. n'avoit pas craint de se laisser voir tel qu'il étoit, foible & borné : Henri VII. compta pour peu

peu d'être ſage s'il ne réuſſiſſoit à le paroître ; c'étoit une de ſes maximes que la réputation des Princes contribue plus que tout autre choſe à la gloire & au bonheur de leur Regne. Le premier s'étoit exposé au mépris de ſes Peuples pour éviter leur haine ; dans la crainte de paroître fier, il s'étoit abaiſſé à une familiarité indécente : le ſecond releva la dignité du Thrône par un maintien grave & majeſtueux, par l'inſtitution d'une Garde pour ſa Perſonne, par la magnificence de ſa table, de ſes meubles, de ſes équipages. L'un avoit toûjours été eſclave de la Reine & des Miniſtres ; il n'avoit vû que par leurs yeux & agi que par leurs impreſſions : l'autre pouſſa la jalouſie de l'autorité juſqu'à écarter tout-à-fait

des affaires la Princeffe fa mere à qui il devoit fon élévation, & à faire à fon Confeil un myftere de toutes les négociations qu'il entretenoit. Celui-là n'avoit jamais étudié le fiftème politique de l'Europe; l'ignorance où il vivoit des intérêts des Princes lui avoit fait perdre les conquêtes d'outre-mer qui avoient coûté tant de fang & de travaux aux Anglois : celui-ci faifoit voyager les fages de fon Royaume pour être inftruit à leur retour des mœurs, du gouvernement, des vûes des Peuples qu'ils auroient vûs; il avoit lui-même un talent fingulier pour pénétrer le fecret des Etrangers que la curiofité conduifoit dans fes Etats, fans leur découvrir jamais le fien. Henri VI. avoit paru brave, mais fa valeur

étoit plutôt celle d'un avanturier que d'un grand Prince ; soit que sa stupidité lui ôta la connoissance du péril, ou que le cœur l'emportât chez lui sur le jugement ; il s'étoit trop exposé & avoit été fait prisonnier dans plusieurs batailles. Henri VII. crut que dans le commandement des armées un Général devoit plus agir de la tête que *du bras* ; cette conduite le fit soupçonner de poltronerie par les Anglois qui étoient accoûtumés à voir leurs Rois combattre à leur tête à peu près comme de simples soldats : mais il n'en suivit pas moins sa maxime & fit toûjours la guerre avec succès.

Les procédés des deux Rois à l'égard du Parlement furent aussi différens que le reste de leur carac-

tere; l'un en fut toûjours le joüet, & l'autre avec le tems en devint le maître. Pour arriver à ce but que Henri VII. s'étoit proposé dès le commencement de son regne, ce Prince donna tous ses soins à empêcher qu'on ne députât à cette Assemblée que des personnes dévoüées à ses intérêts. Lorsqu'il fut parvenu à se rendre absolument maître des élections, il ne craignit point d'assembler souvent le Parlement, convaincu qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable à la Nation, ni la mieux convaincre qu'il vouloit régner selon la Justice & selon les Lois. Cependant comme il eût été possible qu'il se fût tramé dans ces Assemblées des complots funestes à l'autorité Royale, il étoit très-exact à en borner extrêmement

la durée. Il arrivoit de là que les deux Chambres étoient toûjours occupées, n'avoient pas le tems de penser à autre chose qu'à ce qu'il plaisoit au Roi de leur proposer. L'expérience a fait connoître depuis la sagesse de ces arrangemens. Plusieurs de ses successeurs ont éprouvé des revers terribles pour avoir négligé d'assembler le Parlement, ou pour l'avoir laissé durer trop long-tems. Il y a des maximes pour le Gouvernement qui ont des liaisons nécessaires, & qu'il est également dangereux d'omettre ou de pratiquer séparément.

Henri imagina encore un moyen qu'il crut propre à le rendre indépendant du Parlement. Avant que ses droits ou ses succès lui eussent donné la Couronne, les Seigneurs

étoient ſeuls maîtres, ſeuls proprié-taires des terres. C'étoient comme autant de Souverains, qui tenoient leurs Cours ſéparées dans les Provinces, & qui y exerçoient leur domination ou leur tyrannie. La loi leur défendoit d'aliéner leurs Domaines, & de vendre leurs Fiefs. Cette loi avoit toûjours été inviolablement obſervée. Les Communes étoient leurs Vaſſaux. Ils étoient obligés de prendre les armes par leurs ordres, de ſervir à la guerre ſous leur conduite, & de paroître à leur ſuite dans toutes les occaſions publiques.

Henri, pour affoiblir le pouvoir des Grands, qui par le ſecours de leurs eſclaves balançoient l'autorité Royale depuis trop long-tems, fit propoſer ſous main dans le Par-

lement un Acte, qui permit aux Seigneurs d'aliéner leurs terres en faveur de qui ils voudroient. Les Pairs amollis par le luxe & ruinés par les guerres civiles, goûterent une ouverture si favorable à leur cœur & à leur situation. L'argent immense qu'on leur offroit de leurs Fiefs, leur fit sacrifier leurs plus précieux intérêts. Ils ne s'apperçurent pas, ou ne voulurent pas s'appercevoir, que cet arrangement, qui leur étoit si agréable, deviendroit funeste à leurs descendans. Ils manquerent de lumieres; mais le Roi en manqua comme eux. Cette innovation, en élevant extrèmement les Communes, est devenue par degrés la ruine du pouvoir Royal & de l'Aristocratique.

La conduite de Henri en cette

occaſion & en pluſieurs autres, me feroit pancher à croire avec quelques Hiſtoriens, que ce Prince ne fut pas un politique du premier ordre. Il avoit du bon ſens : mais il manquoit de génie. Son jugement étoit net : mais ſon imagination froide. Il avoit le coup d'oeil infaillible : mais il ne l'avoit pas perçant. Il ſaiſiſſoit bien les conſéquences : mais les grands, les premiers principes lui échappoient. Il réuſſit dans tous ſes projets : mais ſes entrepriſes portoient empreinte la médiocrité de ſon caractere. S'il n'eut pas la pénétration néceſſaire pour prévenir les conjurations ; il eut une ſageſſe & une valeur ſuffiſantes pour les diſſiper. Sans paroître jaloux de ſon autorité, il gouverna ſeul : une application forte & con-

tinuelle lui tenoit lieu de facilité & de génie. Tout ce qu'il y avoit d'Anglois éclairés travailloit pour sa gloire, sans qu'ils s'en doutassent. Ils les consultoit; mais il avoit le secret de paroître recevoir leurs lumieres, plutôt par estime ou par modestie, que par besoin. Son air mystérieux servit admirablement à couvrir la lenteur de ses réflexions, & à lui donner une réputation de finesse, dont on prétendoit découvrir les ressorts secrets jusques dans les évenemens les plus indifférens, ou même dans les fautes qui lui échappoient. Par un contraste assez singulier, il fut à la fois avare & magnifique ; & sa politique tira parti de ces deux passions, ou de ces deux goûts : par l'un il imposoit, & l'autre lui fournissoit des

thrésors qui le mettoient en état de se faire craindre. La nature ne l'avoit pas destiné à être un grand homme : mais il le parut, & ne fut peut-être pas loin de le devenir

Avec moins de talens & plus de vices, Henri VIII. son fils & son successeur régna plus paisiblement, plus absolument. Ce Prince dut l'autorité assez étendue qu'il exerça, à un évenement malheureusement célebre, qui dans un autre siecle ou sous un autre climat l'auroit perdu sans ressource. Il inspira du respect pour le Throne à son Parlement, en lui donnant du mépris pour la Thiare. Il resserra les liens qui lui unissoient ses Sujets, en brisant ceux qui les tenoient attachés à Rome. Les Anglois trouverent plus beau, ou seulement plus

ſingulier, d'être les arbitres de la Religion que de l'Etat ; & ils ſe livrerent à ce changement de ſcene, avec une fureur qui n'eſt pas d'un peuple philoſophe, mais qui étoit favorable aux deſſeins de Henri.

Ce Monarque portoit impatiemment le joug qui l'uniſſoit à Catherine d'Arragon Veuve de ſon frere. Cette Princeſſe n'étoit pas née avec le talent de plaire, & ce qui eſt plus rare dans les perſonnes de ſon ſexe, elle n'en avoit jamais eu le deſir. On la trouvoit déplacée partout : ſur le Throne, parce qu'elle manquoit de dignité : au milieu de ſa Cour, parce qu'elle y portoit un air étranger & ennuyé : dans ſa Famille, parce qu'elle n'en ſavoit pas bannir la contrainte & la défiance : parmi les fêtes & les plai-

firs, parce qu'elle les regardoit précisément comme des devoirs & des cérémonies. Elle étoit raisonnable, mais triste; vertueuse, mais désagréable; vraie, mais inquiete: le rang qu'elle occupoit ne la flattoit point, & elle se fût mieux accommodée d'un Cloître que d'une Couronne.

Le dégoût que Henri avoit depuis long-tems pour la Reine, fut augmenté par la passion qu'il conçut pour Anne de Boulen. Cette femme dont les aventures forment une des époques les plus remarquables de l'Histoire d'Angleterre avoit plus de graces que de beauté, plus d'enjoüement que d'esprit, plus de coqueterie que de sentiment: elle ne fut chaste que quand elle fut ambitieuse; si elle réussit à

plaire, ce n'eſt qu'en renonçant à ſe faire eſtimer ; ſa vie commença par une foibleſſe adroite qui l'a portée au Throne, & elle finit par une incontinence outrée qui la conduiſit ſur un échaffaut.

Une vieille femme qui avoit de l'humeur ne pouvoit pas balancer une jeune Maîtreſſe qui avoit du manége. Anne de Boulen avoit toute la tendreſſe du Roi : Catherine d'Arragon étoit privée même des attentions les plus froides. On convient pourtant aſſez généralement que des jalouſies & des aigreurs auroient été les ſeules ſuites de cette averſion & de cet amour, ſi Wolſey n'avoit eu intérêt à pouſſer les choſes beaucoup plus loin.

Ce Miniſtre étoit d'une naiſſance baſſe, mais d'un génie élevé. Si

des mœurs dépravées commencerent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup d'audace & d'habileté. Il se servit de la confiance des Grands qu'il avoit gagnée pour s'avancer, & de la connoissance qu'il avoit de leur politique pour les détruire. Heureux à pénétrer les hommes & les choses, il se rendit absolu en flattant les passions de son Maître, & en donnant un grand éclat aux affaires. Quoiqu'il eut révolté ses Protecteurs par son ingratitude, les Courtisans par son orgueil, le Peuple par sa tyrannie, le Parlement par ses prétensions, le Clergé par son avarice, les honnêtes gens par ses désordres, toute l'Europe par son ambition, il ne perdoit rien de son ascendant sur l'esprit de Henri: attentif à satisfaire les goûts

du Prince par les plaiſirs qu'il lui ménageoit, à étonner ſon courage par les entrepriſes hardies où il l'engageoit, à contenter ſa vanité par le rôle brillant qu'il lui faiſoit joüer, Wolſey joüit long-tems du pouvoir ſuprème. Quoique ſes projets euſſent de la grandeur, & qu'ils paruſſent communément compliqués, ils les faiſoit réuſſir par des moyens ſimples & faciles. Il montra un talent égal pour préparer les évenemens & pour profiter de ceux que le haſard lui préſentoit. Son caractere ne fut pas auſſi bon que ſa politique : il étoit né jaloux, inquiet, ſoupçonneux & vindicatif: ſon reſſentiment qui étoit extrème alluma un incendie qui n'eſt pas encore éteint.

L'ambitieux Cardinal avoit oſé

aſpirer long-tems au Throne Pontifical. Charles-Quint pour ſe le rendre favorable s'étoit engagé à favoriſer ſes vûes, lorſque le tems en ſeroit venu. Le ſaint Siég vaqua deux fois ; & l'Empereur loin de penſer à remplir ſes engagemens, appuya d'autres intérêts. Wolſey rompit auſſi-tôt le lien qu'il avoit formé entre ce Prince & ſon Maître ; & il réunit les forces de l'Angleterre & de la France pour accabler s'il étoit poſſible ſon ennemi. Il imagina peu après un autre genre de vengeance qu'il crut plus propre à humilier Charles-Quint ; ce fut le divorce de Henri avec la Reine Catherine tante de cet Empereur. Ce Miniſtre hardi & entreprenant ſe flatta fauſſement, ou qu'il feroit réuſſir cette grande affaire

affaire à Rome par le crédit immense qu'il y avoit, ou qu'il en feroit perdre au Roi la pensée aussi aisément qu'il la lui auroit fait naître.

La Cour de Rome, où cette grande cause fut d'abord plaidée, avoit alors pour Chef Clement VII, de la Maison de Médicis. Ce Pontife réduisit malheureusement en négociation, une affaire, où il ne falloit que les lumieres du Saint Esprit; il voulut être politique, où il ne s'agissoit que d'être Chrétien. La crainte d'offenser Charles-Quint & ses amis, s'il consentoit à la dissolution du mariage; l'inconvénient d'aigrir Henri & ses Alliés, s'il n'y consentoit pas; les avantages de sa Maison, dont le sort dépendoit de l'Empereur; les intérêts du Saint

Siége, qui exigeoient de grands ménagemens pour l'Angleterre; sur-tout le caractere irrésolu de Clément, qui avoit passé sa vie à vouloir & à ne vouloir pas, à lever des armées & à les congédier, à faire des alliances & à les rompre : tout cela forma un grand nombre d'intrigues, qui, bien loin de se dénoüer, se multiplioient & s'embrouilloient tous les jours.

L'amour, & sur-tout l'amour d'un Souverain, ne s'accommode pas des lenteurs de la Cour de Rome. Henri chercha dans ses Etats des facilités qu'il n'avoit pas trouvées chez les Etrangers. Cranmer, Archevêque de Cantorberi, prononça la Sentence de divorce, que le Pape avoit toûjours différée sous divers prétextes; & Anne monta

fierement sur un Throne, dont on força Catherine à descendre après vingt-deux ans de regne.

Charles-Quint que les Espagnols comparent souvent à Salomon pour la sagesse, à César pour la valeur, à Auguste pour la fortune, ne se dissimula pas, qu'on n'avoit dégradé sa tante que pour l'outrager lui-même. Il sentit cet affront en Prince qui n'étoit pas accoûtumé à en recevoir. Toute l'Europe entendit ses plaintes; & Rome se chargea de les justifier. Cette Cour, dont la circonspection est connue & admirée de toute la terre, s'éloigna de ses maximes en cette occasion. Après avoir été trop lente, lorsqu'il s'agissoit de faire grace, elle se montra précipitée, lorsqu'il fut question de lancer la foudre. En

ſe hâtant de fulminer la Sentence d'excommunication, Clement s'aſſûra la réputation de Pontife imprudent ; & Henri, en la mépriſant, la réputation d'un Prince ſans Religion.

Malheureuſement pour l'Angleterre, l'exemple du Roi y fut plus contagieux qu'il n'a accoûtumé de l'être. Le Parlement abandonna la véritable Religion avec une facilité, qu'on ne lui a pas trouvée pour lui faire quitter la mauvaiſe. Tous ceux que l'autorité de ce grand Corps n'entraîna pas, porterent leur tête ſur un échaffaut ; & par un évenement, qui n'eſt pas à l'honneur de la conſtance Angloiſe, le nombre de ces ames fermes ſe trouva moins grand, qu'il ne l'a été dans de ſemblables oc-

cafions chez tous les autres peu-
ples.

Il falloit flater l'indépendance des Anglois par un aussi grand objet que l'étoit un schisme, pour fixer le Parlement, de tout tems si inquiet, dans les intérêts d'un Prince, dont le caractere propre étoit l'inconstance. Henri fut inconstant dans ses amours : six Reines partagerent successivement sa couche. La répudiation fut le partage de deux ; & deux laisserent leur Couronne sur un échaffaut ; les autres employerent des jours malheureux à craindre l'un, & peut-être à souhaiter l'autre. Inconstant dans ses projets, il médita successivement la ruine de la France, l'abaissement de l'Espagne, l'élévation de l'Angleterre : il auroit pû tout cela ;

mais il ſe contenta de le ſouhaiter ; ou tout au plus de le commencer. Inconſtant dans ſes alliances, tantôt il ſe déclara pour Charles-Quint, tantôt pour François I. & quelquefois il reſta neutre. Il aimoit la franchiſe de l'un, il déteſtoit la fineſſe de l'autre ; & par une biſarrerie tout-à-fait contraire à ſes intérêts, il fut plus ſouvent & plus long-tems allié du premier que du ſecond. Inconſtant dans ſes amitiés, ſes Miniſtres, ſes Favoris eurent tous une fin tragique : Wolſey, peut-être le plus grand politique, & certainement le plus méchant homme de ſon ſiecle, échappa au bourreau, mais il n'évita pas la diſgrace. Inconſtant dans ſes goûts, il écrivit contre Luther & agit contre le Pape ; il mérita le titre de défenſeur

de la foi, & celui de persécuteur de l'Eglise; il reçut des brefs & des excommunications de Rome : Sa vie fut un tissu de contradictions. Il ne fut constant que dans ses fureurs. De son propre aveu, il n'épargna aucune femme dans sa passion, ni aucun homme dans sa colere; & selon l'expression d'un célebre Anglois : *Si tous les portraits d'un Prince impitoyable, qui sont dans le monde venoient à se perdre, on pourroit les peindre tous une seconde fois au naturel, en tirant leurs traits sur la vie de Henri VIII.*

Edouard son fils ne fit que paroître sur la scene; il n'y joüa point de rôle; on conjecture pourtant qu'il auroit bien représenté. Les Protestans le regardoient déja comme leur Apôtre; & les Catholiques

comme un Fanatique, qui éprouveroit quelque jour leur foi. Les Religions se multiplierent si fort en Angleterre durant son regne, que les gens sages en furent alarmés. On trouvoit dangereux de les permettre toutes, & plus dangereux encore de les opprimer. Le Parlement imagina de prendre quelque chose de toutes ces sectes pour n'en indisposer aucune, & d'en composer un symbole qui forma précisément la Religion Anglicane. Quelques Historiens ont trouvé dans cet Acte la preuve d'une aversion générale pour le culte autorisé par Rome. Il seroit, je crois, plus sensé de dire que les Ministres d'Edouard étoient indisposés contre le saint Siége, ou qu'ils avoient d'autres sentimens. La Cour en faisant élire

des Députés dont elle ſoit ſûre ; ou en les gagnant quand ils ſont élûs, obtient tous les jours des deux Chambres des choſes tout-à-fait odieuſes à la Nation. Marie ne fit-elle pas rétablir la Religion Catholique par la même autorité qui l'avoit détruite ſous ſon prédéceſſeur ? Je n'imagine pas que perſonne puiſſe ſoupçonner l'Angleterre entiere d'avoir changé de Religion en ſi peu de tems ; il faut donc que ſous l'un ou l'autre de ces deux Regnes le Parlement ait agi contre la volonté & les ſentimens des peuples. Ce vaſte Corps eſt une eſpece de *Prothée* qui change tous les jours de parti ; il s'accommode avec une facilité ſinguliere au tems & aux circonſtances : une eſpece d'habitude l'empêche de ſentir la hon-

te des contradictions. Il est dans l'équilibre ; c'est à l'adresse du Monarque qui regne, de le faire pencher du côté qu'il veut.

Edouard ne fut pas assez longtems sur le Throne pour éprouver dans d'autres circonstances que celle que je viens de dire, les maximes de son Parlement. Ce Prince ne vécut que seize ans. Durant une vie si courte, il ne put que laisser entrevoir du goût pour la vertu, & du talent pour les affaires : mais il eut le tems de flétrir son Regne par une injustice, que les insinuations d'un Ministre ambitieux, & le goût de la réforme lui arracherent. Il écarta Marie & Elisabeth ses deux soeurs du Throne ; & y appella Jeanne Gray sa cousine.

Cette jeune personne, dont les

Lettres avoient altéré la foi, poli l'esprit, formé le cœur, élevé les sentimens, témoigna la répugnance la plus décidée & la plus sincere pour le personnage qu'on la pressoit de représenter. Elle avoit trop de lumieres, pour ne pas voir que le sceptre qu'on lui offroit, ne lui appartenoit point; trop de droiture, pour acheter son élévation par une injustice; trop d'humanité, pour chercher à profiter du malheur d'autrui; trop de politique, pour ne pas sentir que le rôle qu'on lui offroit seroit ridicule & court; trop de Philosophie même, pour sacrifier la tranquillité de sa condition à l'éclat embarrassant du Diadème. L'obstination de ses parens triompha à la fin de sa résistance. Elle paya de tout son sang

une Royauté forcée de neuf jours ; & mourut plus glorieusement sur un échaffaut, que Marie ne vivoit sur le Throne.

La nouvelle Reine avoit conservé la foi dans un Royaume qui l'avoit perdue. Pour l'y rétablir sans opposition, elle épousa Philippe fils de Charles-Quint. Les deux époux travaillerent à ce grand ouvrage avec toute la hauteur, toute la dureté, toute l'inflexibilité de leur caractere. On employa pour ramener les Anglois à l'unité, des voies aussi sanguinaires, qu'Henri VIII. en avoit mises en usage pour les en éloigner. Une Religion de douceur s'arma du glaive. La destruction des Protestans parut plus avancée, & même plus désirée que leur conversion. Le projet étoit

arrêté d'obtenir par la précipitation, par la violence, par l'autorité, ce qui devoit être l'ouvrage de la charité, de la patience & du zele.

Le Parlement accablé, pour ainsi dire, de toute la réputation, de toute la puissance, de tout l'orgueil du Monarque Espagnol, étudioit les volontés de la Reine, & se prêtoit par foiblesse à des arrangemens, où il auroit dû entrer par Religion. Il consentit à la réunion de l'Angleterre avec le Saint Siége; & ce qui n'est pas digne d'éloge, il signa l'Arrêt de mort de tous ceux qui s'y opposoient. Une complaisance si aveugle retardoit la perte de ce grand Corps qu'on avoit jurée; une autre cause rendit inutiles les arrangemens qu'on avoit pris pour y réussir.

Lorſque Philippe épouſa Marie, elle étoit d'une figure déſagréable, d'un âge avancé, d'une ſanté foible, d'une humeur inquiete. L'ambitieux Eſpagnol ſacrifia ſes dégoûts au deſir d'ajoûter une riche Couronne à tant de vaſtes Etats, dont il devoit bientôt hériter. La ſtérilité de la Reine confondit ces vûes, & mit fin aux complaiſances d'un époux intéreſſé, qui venoit d'ailleurs de ſe revêtir de l'immenſe dépouille de Charles-Quint. Dès-lors le Conſeil de Madrid n'influa plus que foiblement dans les réſolutions qu'on prenoit à la Cour de Londres.

Marie craignit de marquer trop d'amour à un Prince qui la mépriſoit, en lui ſacrifiant ſon Parlement, ou de courir trop de riſque, en ha-

hasardant une démarche qui peut-être ne seroit pas soûtenue. Elle étoit agitée de ces pensées, lorsque sa mort plaça sur le Throne la plus grande Princesse, qui y soit peut-être jamais montée.

Elisabeth, que l'admiration universelle a placée au-dessus de la critique, je dirois presque de l'éloge, prenoit les rênes d'un Empire agité, dont mille ennemis tous redoutables & tous dangereux avoient médité la ruine : un Philippe second, dont la politique inquiete & profonde savoit faire des traîtres dans tous les Conseils des Princes, & susciter des partis dans tous les Etats : un Duc d'Albe, l'appui de son Maître par ses victoires, & le destructeur de la société par ses cruautés : un Duc de Parme, qui

joignoit aux ruses Italiennes l'avantage du phlegme Espagnol : une Catherine de Medicis qui préféroit d'achever par un crime ce qu'elle auroit pû aussi facilement emporter par une vertu : un Duc de Guise, que le bonheur de réussir à tout rendoit hardi à tout entreprendre : un Sixte-Quint, qui comptoit pour rien de dominer, s'il ne fouloit à ses piés des Couronnes : une Marie Stuart, dont les malheurs ont été si grands, qu'ils ont plutôt obscurci que relevé l'éclat de ses belles qualité. Quelques Ecrivains passionnés ajoûtent la Société des Jesuites, qu'ils appellent calomnieusement *une épée nue, dont la poignée est toûjours à Rome.*

Après tout, Elisabeth voyoit autour de son Throne des écueils plus dangereux

dangereux encore que les orages qui la menaçoient au loin. Les Catholiques qui soupçonnoient sa croyance, quoiqu'elle fît encore profession de leur Religion, paroissoient disposés à lui contester une Couronne, qui dans leurs principes ne lui appartenoit pas, puisque l'union d'Henri avec Anne de Boulen n'étoit qu'un concubinage. Les novateurs, que la persécution avoit unis trop étroitement, étoient résolus à dominer, ou à s'ensevelir sous les ruines du Throne. Les Irlandois esclaves de la Cour de Rome, & Pensionnaires de celle de Madrid, épousoient aveuglément les fureurs de ces deux Couronnes. Les Grands formoient tous des prétensions, ou pour gouverner la Reine, ou pour l'épouser, ou pour

la détruire. Le Parlement étoit d'autant plus avide d'autorité, qu'il y avoit long tems qu'il n'en avoit eû.

La Reine vit tous ces écueils ; & les évita par de ces grands coups de politique, qui font un ſpectacle rare ſur la ſcene du monde, parce qu'il n'eſt pas commun d'y voir des Acteurs du caractere d'Eliſabeth. On eſt étonné encore aujourd'hui comment une jeune Princeſſe ſans expérience, ſans amis, ſans conſeil, ſans un droit trop décidé au Throne, a pû régner avec plus de dignité, d'autorité, de tranquillité qu'aucun Monarque qui portât alors la Couronne. Tandis que l'Europe entiere étoit en proie aux diviſions domeſtiques, aux guerres étrangeres, aux factions, aux poi-

fons, à la misere, aux assassinats; à toutes les horreurs, qui rendront le seizieme siecle odieux & célebre; l'Angleterre voyoit son commerce s'étendre, ses loix s'affermir, sa police se perfectionner. L'Histoire doit recueillir avec soin les principes sublimes d'une administration si parfaite.

Elisabeth, sans que le Parlement y ait eû d'autre part que de faire exécuter ses ordres, vint à bout de donner ce grand spectacle à la terre, par une modération judicieuse, qui lui fit mépriser sagement la brillante folie des conquêtes; par une noble jalousie du pouvoir suprème, qu'elle sut également maintenir par l'insinuation & par la force; par des principes fixes & invariables de gouvernement, dont rien

ne fut jamais capable de la faire écarter : par une attention ſcrupuleuſe à réprimer les abus naiſſans, ou à les reſſerrer dans les bornes préciſes qu'exigeoit la politique ; par une dextérité ſinguliere à ménager les occaſions, qu'elle ne perdit jamais, ou faute de diligence ou par trop de précipitation ; par le talent équivoque, & qu'on peut loüer & blâmer, de faire naître des haines, d'éterniſer des diſcordes parmi ſes ennemis ; par le choix toûjours décent, toûjours éclairé, toûjours utile de ſes Miniſtres, de ſes Généraux, de ſes Favoris mêmes. A ces grands talens, Eliſabeth ajoûta l'apparence des vertus ſolides & éclatantes, qui ſont l'ornement & l'appui du Throne. Quoique ſouverainement ambi-

tieuſe, elle parut déſintéreſſée ; zélée pour la Religion Anglicane, quoique indifférente pour tous les cultes ; paſſionnée pour le bonheur de ſes Sujets, quoique idolatre ſeulement de ſa propre gloire ; pleine de franchiſe & de probité, quoique peu ſcrupuleuſe dans les affaires. Elle unit les petites vanités de femme avec les grands ſentimens des Héros, les ridicules d'un ſexe avec le travail de l'autre, beaucoup de défauts d'un Particulier avec toutes les qualités d'un Souverain parfait. Pour être jugée comme il faut, Eliſabeth ne le doit être que par des hommes d'État, des Miniſtres & des Rois.

Jacques Roi d'Ecoſſe, qui lui ſuccéda, monta par un chemin ſemé de fleurs ſur un Throne, où l'on

n'arrivoit gueres que par des flots de ſang & par des cabales. Quoique étranger, & Chef d'une Nation abhorrée en Angleterre, il fut reçû avec des tranſports ſi marqués de joie; ſon arrivée excita des acclamations ſi univerſelles & ſi vives, qu'un Ecoſſois de ſa ſuite ne put s'empêcher de dire, que les Anglois étoient capables de gâter un bon Roi. Des ſentimens ſi tendres, ſi reſpectueux n'étoient pas naturels à la Nation qui les avoit; ils durerent peu; & il eſt plus étonnant que le Roi Jacques les ait fait naître, qu'il n'eſt ſurprenant qu'il les ait vû finir. Ce Prince voulut être pacifique, & il ne fut qu'indolent; ſage, & il ne fut qu'irréſolu; juſte, & il ne fût que timide; modéré, & il ne fut que mou;

bon, & il ne fut que foible; Théologien, & il ne fut que Fanatique; Philosophe, & il ne fut que bisarre; Docteur, & il ne fut que pédant. Il s'érigea en controversiste, & parut plus fier, dit un Historien, d'avoir écrit contre les Cardinaux Bellarmin & du Perron, que ne l'auroit été un Conquérant, qui n'auroit fait que venir, voir & vaincre. Personne ne portoit plus loin les prétensions de la Royauté que Jacques; & peu de Princes ont autant contribué à l'avilir que lui. On ne pouvoit être gueres plus grand dans la spéculation, ni plus petit dans la pratique. Il pensoit en Législateur; il agissoit en femme.

Cependant il commença son Regne par une démarche qui annon-

çoit un Roi résolu à l'être. Dans la proclamation qu'il publia pour la convocation d'un Parlement, il entreprit de marquer les qualités, que devoient avoir les Députés des Communes. Ses prédéceſſeurs l'avoient fait ſouvent, mais par voie d'exhortation : Jacques employoit une maniere de commandement, & paroiſſoit déterminé à ne recevoir le ſuffrage, que de ceux qui auroient tout ce qu'il exigeoit. Cette innovation portoit atteinte viſiblement aux priviléges de la Chambre des Communes, qui joüiſſoit pleinement du droit de décider touchant la validité des élections de ſes propres Membres.

La prétenſion du Monarque aigrit les Sujets. Jacques craignit une révolution, où il y avoit à peine un

murmure. Ce Prince aimoit mieux vivre paisible que de régner glorieusement. Il prit le parti d'abandonner le soin de l'Etat à son Parlement, & le consulta même toûjours depuis sur les affaires un peu importantes de sa famille. Cet arrangement faillit à devenir funeste à ce grand Corps, par le désespoir où il jetta une partie de la Nation.

Les Catholiques accablés par Elisabeth, avoient espéré qu'un Roi fils de Marie Stuart leur seroit favorable. La dépendance, où ce Prince se mit de son Parlement, leur fit penser que le joug, sous lequel ils gémissoient, alloit encore s'appesantir. Ils se déterminerent à le briser, par un des plus noirs complots, qui aient jamais troublé le repos du monde.

Ces ſanguinaires Sectateurs d'une Religion conſacrée par la douceur & la charité, prirent la barbare réſolution de faire périr le Prince & tous les Membres du Parlement, lorſqu'ils ſeroient aſſemblés, afin que délivrés de leurs principaux Tyrans, ils pûſſent redonner à leur Communion la ſupériorité qui lui eſt dûe, & qu'elle a eue dans tous les tems. Pour exécuter leur projet, ces furieux loüérent les maiſons voiſines du lieu où ſe tenoit l'Aſſemblée, & ramaſſerent beaucoup de poudre au-deſſous de la Salle de Weſtminſter. C'en étoit fait des plus nobles, des plus ſages têtes de l'Iſle, ſi une lettre anonyme, qu'un des Conjurés écrivit au Lord Mounteagle pour le détourner des Aſſemblées, n'eût

fait ſoupçonner la Conſpiration. On viſita tous les ſoûterrains, & l'on trouva caché à l'entrée d'une cave un Artificier habile, qui peu d'heures après devoit faire joüer la mine, & anéantir le Parlement. La crainte plus que le repentir arracha tout le ſecret de la Conſpiration à ce malheureux. Quelques-uns des Conjurés furent tués en ſe défendant; pluſieurs ſortirent du Royaume; huit furent pris & exécutés. Robert Catesby ſimple Gentilhomme, & Thomas Percy de la maiſon de Northumberland étoient les Chefs apparens de la Conjuration; on a prétendu que les Jeſuites, les plus Philoſophes de tous ceux qui par goût ou par état, conſacrent leurs jours à la réformation & à la propagation du Chriſtianiſme,

en étoient les Auteurs réels.

Ces Peres qui portent l'humanité, les Arts, la Religion dans tout l'univers; qui sont Législateurs dans le Paraguay, Savans à la Chine, Missionnaires dans le Canada & martyrs par-tout où il faut l'être, furent accusés d'être des factieux dans la Grande Bretagne. Ils s'en sont constamment défendus, sans s'en être encore justifiés. Trois raisons font beaucoup douter de leur innocence. Il regne dans leur apologie une aigreur qui n'est pas dans leur caractere. Ils ont cherché à étayer leur défense d'un miracle. Enfin on les voyoit à la tête des Catholiques du pays, rang que leur donne par-tout ailleurs leur mérite.

Quoi qu'il en soit, le Parlement

depuis la découverte de la Conspiration, devint plus absolu que jamais, & le Roi plus dépendant. Ce Prince trouva plus facile de souffrir des injures que de les venger, de se passer de l'estime publique que de la mériter, de sacrifier les droits de sa Couronne que de troubler son repos pour les maintenir. Il vécut sur le Throne, comme un particulier dans sa famille. Il ne conserva de la Royauté que le don de guérir les possédés, qu'on attribue aux Rois d'Angleterre. On auroit dit qu'il n'étoit que passager d'un vaisseau, dont il étoit, ou devoit être le Pilote. Cette inaction lui procura des jours obscurs, & prépara un regne tragique à son successeur.

A peine Charles I. étoit monté

ſur le Throne, qu'il parut entre lui & ſes Sujets des diſpoſitions à ſe haïr, une antipathie même toute formée. Tandis que le Roi ſe livroit ſucceſſivement à mille projets, dont la variété étoit plus propre à le faire mépriſer qu'à le faire craindre, la Nation s'affermiſſoit dans la réſolution de traverſer tout ce qui ſeroit contraire à ſes priviléges. D'un côté, on voyoit un orgueil naiſſant qui ne pourroit jamais ſouffrir de contradiction ; de l'autre, une opiniâtreté invincible qui ſeroit toûjours incapable de ménagement. Le Monarque donnoit dans des profuſions qui ne pouvoient être ſoûtenues que par des moyens ruineux ; le peuple étoit livré à une épargne ſordide, que la plus grande abondance ne dimi-

nuoit point. La Cour avoit une politique vaine, artificieuse, précipitée; le Parlement une lenteur dans les délibérations, qui sans servir la Patrie, désespéroit un jeune Prince. Des inclinations si opposées devoient naturellement se choquer dans une région comme l'Angleterre. Un homme dangereux qui, après avoir été le Favori du pere, se trouvoit l'idole du fils, précipita cet instant fatal.

George Villers Duc de Buckingham, avoit précisément tout ce qu'il falloit pour gâter ses Maîtres, & pour les perdre. C'étoit l'homme de l'Europe le mieux fait, le plus galand, le plus magnifique & le plus fier. Il avoit l'esprit François & le coeur Anglois. Personne ne parloit avec tant de grace, ni

n'agiſſoit plus noblement. Il connoiſſoit les ruſes de Cour, & les dédaignoit : Il ignoroit les affaires, & s'en rendoit l'arbitre. Son courage brilloit également dans la chaleur du combat & dans les dangers envisagés de ſens froid : mais il étoit moins habile à prévoir le péril que ferme à le ſoûtenir. Aſſis à côté du Throne dès qu'il parut à la Cour, & accoûtumé aux complaiſances de la part des Rois, il déteſtoit les Sujets qui lui oſoient faire quelque réſiſtance ; & il les pourſuivoit avec fureur, mais ſans lâcheté. La diſſimulation fut toûjours à ſes yeux un crime. Dans ſes vengeances l'éclat précédoit la foudre, & ſes ennemis furent toûjours avertis du mal qu'il vouloit leur faire. Extrême dans ſa haine, le Favori

Favori fut aveugle dans ſon amitié.
On lui paroiſſoit propre à tout, dès
qu'on avoit l'avantage d'être ſon
parent ou ſon ami. Sa généroſité
s'étendit juſques ſur les perſonnes
les plus indifférentes ; & il avoit
plus de plaiſir à faire des graces
qu'on n'en avoit à les recevoir.
Pour prix de tant de profuſions, il
n'eut pas un ſeul ami véritable.
Quoique préſomptueux, il étoit
capable d'écouter des conſeils ſa-
ges & modeſtes, & il ne trouva
pas un homme aſſez reconnoiſſant
pour les lui donner. Il ne lui man-
qua peut-être pour être un grand
homme que la paſſion, qui a ren-
du tant d'autres Favoris odieux. Il
ne viſa qu'à ce qui étoit agréable
ou noble ; il auroit formé des deſ-
ſeins utiles, s'il eût été ambitieux.

Ses ressentimens particuliers déciderent des affaires publiques ; & le tour qu'elles prirent ne pouvoit être ni plus humiliant ni plus malheureux.

Buckingham étoit allé négocier autrefois en Espagne le mariage du Prince de Galles, qui échoüa ; & il avoit été envoyé depuis en France pour recevoir la Princesse promise à son Maître. Il porta dans ses Ambassades l'esprit de galanterie qui lui étoit ordinaire. Dans la premiere, il feignit une passion pour la Duchesse d'Olivarés, & il en sentit une véritable pour la Reine Anne d'Autriche dans la derniere. Il fut puni en secret de l'une, & méprisé hautement pour l'autre. Ces deux traitemens qui, quoique différens, lui donnoient un ridicu-

le à peu près égal, l'indiſpoſerent contre les deux Nations; il leur fit déclarer la guerre. Les armes Angloiſes avoient du deſſous par tout, lorſque le Favori fut aſſaſſiné. Sa mort fut le ſceau de la paix avec les étrangers : peut-être avec un peu d'adreſſe, Charles auroit-il pû la rétablir auſſi dans l'intérieur du Royaume. Ce Prince avoit convoqué trois Parlemens coup-ſur-coup. Les deux premiers lui avoient opiniâtrément refuſé des ſecours, pour ſoûtenir une guerre qu'ils n'approuvoient point, parce qu'elle étoit l'ouvrage de Buckingham; le troiſieme lui en accorda à des conditions ſi humiliantes, qu'il le caſſa encore aſſez bruſquement, & promit trop fierement & trop fortement de n'en jamais aſſembler d'autre.

Pour pouvoir se passer des secours, que les Rois ses prédécesseurs tiroient ordinairement de ces Assemblées, Charles fit revivre des droits abolis par la coûtume, imposa des taxes refusées par le Parlement, exigea des contributions avec une hauteur ignorée jusqu'alors dans l'Isle. Il avoit oublié que le Roi, qui est ailleurs le Juge Souverain & sans appel de la Nation, n'est en Angleterre que le premier Magistrat du Royaume. Dans ses principes, il devoit être aussi absolu qu'aucun Monarque qui ait jamais porté la Couronne.

« Du Principe, que le Parlement « ne devoit son existence qu'à la « concession des Rois, & que cet« te concession pouvoit être révo« quée, naissoit naturellement cet-

« te conséquence, que le Roi pou-
« voit gouverner sans Parlement,
« & par conséquent imposer des
« taxes sur son peuple, comme il
« le jugeroit à propos pour le soû-
« tien du Gouvernement. Du prin-
« cipe, que le Roi étoit au-dessus
« des lois, il suivoit nécessaire-
« ment qu'il n'y avoit aucune sû-
« reté pour les Sujets, & que leur
« honneur, leurs biens, leur liber-
« té, leur vie même étoient à la
« disposition du Roi. Du principe,
« que le Parlement n'avoit aucun
« droit de se mêler des affaires sur
« lesquelles le Roi ne lui deman-
« doit pas son avis, on ne pouvoit
« que conclurre, qu'il falloit laisser
« faire au Roi tout ce qu'il vou-
« loit, même les choses les plus
« préjudiciables à la Nation. Du

« principe, que c'étoit manquer
« de respect pour le Roi que de se
« plaindre du Gouvernement, il
« falloit nécessairement inférer que
« le Parlement ne pouvoit exami-
« ner aucun grief, ni s'en plain-
« dre, puisque les griefs ne sont
« ordinairement que des injustices
« commises par le Roi ou par ses
« Ministres. Du principe, que le
« Parlement n'avoit tout au plus
« que le droit de représenter les
« griefs au Roi, après quoi il de-
« voit tranquillement attendre le
« remede du Roi même, il suivoit
« que le Roi pouvoit vexer ses
« Sujets à sa fantaisie, sans aucu-
« ne obligation de remédier à leurs
« maux, qu'autant qu'il le jugeroit
« convenable. Du principe, que
« c'étoit offenser le Roi dans l'en-

« droit le plus sensible, que de dis-
« puter sur l'étendue de sa préro-
« gative, on ne pouvoit que tirer
« cette conséquence, que cette
« prérogative étoit sans bornes, ou
« qu'elle ne pouvoit être limitée
« que par la sagesse ou la bonté du
« Roi même. » Tous ces principes, comme il est aisé de s'en appercevoir, tendoient à établir un Gouvernement arbitraire, & par conséquent injuste. Charles régnoit depuis environ douze ans de cette maniere, lorsqu'il se livra témérairement aux conseils violens & précipités de Guillaume Laud Archevêque de Cantorberi.

Ce Prélat ne devoit rien à la naissance, peu de chose à la fortune, & beaucoup à la vertu. Il avoit un esprit vif, une capacité étendue,

des mœurs auſteres. Son humeur étoit aigre, ſon cœur ouvert, ſes manieres un peu groſſieres. Il aima ſa Patrie, ſon Roi, ſon Egliſe. Les vicieux ne lui étoient pas moins inſupportables que le vice ; les incrédules auſſi odieux que l'incrédulité ; les pratiques extérieures de la piété, plus cheres peut-être que l'eſſentiel de la Religion. Il eut malheureuſement du zele ; & ce zele porta ſur des objets auſſi précieux aux Anglois, que s'ils avoient eu véritablement de la religion.

Depuis que la Grande-Bretagne eut abandonné le centre de l'unité, les ſyſtèmes s'y multiplierent ſi fort qu'on a dit : que ſi on obligeoit tous les Anglois à mettre leur profeſſion de foi par écrit, il n'y en auroit pas deux qui ſe reſſemblaſ-

ſent. Parmi toutes ces Sectes, il s'en trouvoit deux dont les liens extérieurs réuniſſoient un grand nombre de Partiſans. L'une en ſecoüant le joug de Rome, avoit rètenu l'Epiſcopat, & une partie des cérémonies de l'ancienne Egliſe; l'autre avoit renverſé toute ſubordination & aboli tout éclat extérieur comme contraire à la ſimplicité de l'Evangile. Les premiers s'appellerent Epiſcopaux ou Anglicans; les derniers, Presbytériens ou Puritains, & ils étoient Calviniſtes. Les uns voulurent une ariſtocratie dans l'Egliſe; les autres une démocratie toute pure. L'Epiſcopat étoit dominant en Angleterre, & le Preſbytérianiſme en Ecoſſe. Le Roi animé par l'Archevêque voulut introduire par-tout la Liturgie Angli-

canne, & rendre la religion de la Grande-Bretagne uniforme.

Les Ecossois allarmés pour leur Religion, s'engagerent par un acte séditieux appellé *le Convenant*, à prendre les armes pour la défendre; & Lesley Officier de réputation fut choisi pour commander leurs troupes. Charles se trouva d'abord en état de les accabler; son irrésolution arrêta la foudre. Les Rebelles plus attentifs à leurs intérêts, sûrent réparer l'inégalité de leurs forces par des intrigues. Ils conjurerent l'orage par la séduction de ceux qui accompagnoient le Roi dans cette expédition: Tous ses Courtisans prêterent volontiers l'oreille à la proposition d'un Traité.

Le Comte d'Arondel, par le

mouvement de son inconstance ordinaire, étoit déja las d'être Général. Le Chevalier Vane, homme actif & intelligent, avoit tourné ses talens du côté de ses affaires particulieres. Le Comte de Pembrok haïssoit autant la guerre qu'il aimoit la chasse. Le Comte de Holland, dont toute la politique se bornoit à une entiere conformité aux inclinations de son Maître, craignoit la désolation de l'Ecosse, parce que le Roi la craignoit. Le vieux Chevalier Coke étoit flaté de l'idée de finir bientôt un voyage incommode qu'il n'avoit jamais cru nécessaire. Le seul Comte d'Essex demeura ferme dans les intérêts du Roi. Il refusa constamment de recevoir les visites des Commissaires d'Ecosse, d'entendre même leurs Proposi-

tions. On conclut un Traité équivoque que chacun expliqua dans la ſuite à ſon gré. Charles congédia ſon armée ; les Ecoſſois augmenterent la leur, & ils trouverent un appui dans un des plus grands hommes qu'il y ait jamais eu.

Le Cardinal de Richelieu qui eut le privilége unique de rendre utiles à l'Etat qu'il gouvernoit ſes paſſions & ſes talens, ſes vices comme ſes vertus, avoit un intérêt perſonnel de troubler l'Angleterre, qui, pour venger Marie de Medicis, appuyoit tous les partis qui ſe formoient en France contre ce Miniſtre. Les ſecours d'un homme puiſſant qui les prodiguoit, & les conſeils d'un politique qui s'eſt rarement trompé, donnerent une nouvelle vivacité & plus de conſiſ-

tence aux mouvemens qui agitoient l'Ecosse. Charles se vit forcé à reprendre les armes contre ses Sujets ; & le Lord Conway fut chargé des premieres opérations de la guerre.

Ce Seigneur rassembloit des qualités qui se trouvent rarement ensemble ; un courage intrépide à la guerre, & une souplesse infinie à la Cour ; l'estime des hommes d'Etat, & l'amitié des personnes frivoles ; un attrait vif pour la volupté, & une forte application à l'étude : un zele réel dans le cœur pour la Religion, & une incrédulité bien décidée dans l'esprit ; la lâcheté de trahir tous les partis, & l'adresse de gagner la confiance de toutes les Factions.

Posté avantageusement sur les

bords de la Thine pour en disputer le passage aux Ecossois, il s'en fuit avec une précipitation qui fit moins de tort à sa valeur qu'à sa probité. Le Comte de Strafford Viceroi d'Irlande, joignit dans ces circonstances les débris de l'armée qu'il devoit commander. L'esprit de sédition qu'il y remarqua, n'abbatit pas son courage. Avec ses huit mille Irlandois braves, disciplinés, inviolablement attachés à sa personne, il promit sur sa tête de repousser les Rebelles jusques dans leurs montagnes ; & jamais ce grand homme ne fut accusé de témérité.

Le Roi, qui ne voyoit autour de lui qu'un ennemi victorieux & fier, une armée découragée & corrompue, un peuple mécontent qui ap-

puyoit ou du moins ne traverſoit pas la rébellion, une Cour où régnoient aſſez ouvertement tous ces vices enſemble, refuſa ſon conſentement à une réſolution ſi généreuſe. Croyant ſon parti ruiné, quand il n'étoit encore qu'en péril, il aſſembla tous les Pairs du Royaume, choſe qui étoit ſans exemple depuis pluſieurs ſiecles. Cette Aſſemblée, quoique compoſée de toute la haute Nobleſſe du Royaume, ne réunit que des hommes bornés qui ne voyoient rien, des cœurs timides que tout effrayoit, des eſprits faux qui n'avoient que des vûes dangereuſes, des ames perfides qui trahiſſoient leur Souverain & leur Bienfaiteur. Charles n'y trouva que de la hauteur; point de bon conſeil, & encore moins de ſecours.

Dans cette extrémité, l'infortuné Monarque se détermina à convoquer le sanguinaire Parlement de mil six cens quarante, pour se réconcilier, s'il en étoit encore tems, avec les Anglois, & pour les armer contre les Ecossois.

La plûpart des Pairs qui composoient cette trop célebre Assemblée, se trouverent corrompus, & tous les Membres des Communes étoient fanatiques. Dans la Haute Chambre, on étoit mécontent du Roi: dans la Chambre Basse, on détestoit la Royauté. Les premiers étoient sans Religion; & les seconds, ce qui est plus dangereux, en avoient une ennemie de l'Ordre. D'un côté on ne vouloit qu'humilier le Souverain; de l'autre on étoit déterminé à le perdre.

Les

Les Seigneurs les plus oppofés à Charles furent, le Comte de Bedfort qui aimoit mieux tenir le premier rang au Parlement, que de n'avoir que le fecond à la Cour. Le Vicomte Say qui fe faifoit une religion de haïr tout ce qui n'étoit pas de la Secte des Puritains. Le Comte de Warwick, l'homme le plus corrompu, & un des plus grands hypocrites d'Angleterre. Le Lord Mandeville, l'idole du peuple par fes profufions, & des honnêtes gens par fa douceur. Le Comte d'Effex, que le hafard plaça toûjours dans de grandes fcenes, & que la nature avoit deftiné à l'obfcurité. Le Comte de Holland, Parlementaire par caprice plutôt que par raifon ou par fentiment. Le Comte de Northumberland, qui

portoit aux derniers excès le mépris pour ses maîtres, & l'ingratitude pour ses bienfaiteurs. Mylord Herbert, qui entroit dans un parti, parce qu'on l'y mettoit, & qui y étoit constant, parce qu'on lui disoit qu'il le falloit être.

La Royauté n'avoit point dans les Communes d'ennemis plus violens, plus accrédités & plus adroits que Pym, à qui une longue expérience tenoit lieu de pénétration, de vertus & de services : Hambdem, qui étoit tout ce qu'il vouloit, & qui n'a jamais été ce qu'il sembloit être : Saint Jean, homme sombre, enveloppé, entêté, séditieux par principe & par caractere : Fiennes dans qui les Ministres de Geneve, & les Rebelles de France avoient fortifié le mépris

de l'autorité : Vane, dont la dissimulation profonde, & le génie emporté unis ensemble, formoient un factieux parfait : Hollis, qui n'eut de blâmable dans sa conduite, que le motif qui en dirigeoit les ressorts.

Comme le Roi avoit peu d'amis dans le Parlement, & qu'il n'y en avoit que de foibles, ses ennemis s'y trouverent les maîtres des délibérations. Ils commencerent par s'unir étroitement avec l'armée Ecossoise, qui, par un accord fait avec Charles, devoit demeurer en Angleterre jusqu'à ce que le Parlement eût rétabli la paix entre les deux Nations. Les Anglois qui songeoient à se révolter, ne garderent plus de mesures avec le Monarque, quand ils se virent appuyés par des

Rebelles, dont la protection les assûroit de l'impunité. Pour ôter au Throne l'unique appui qui lui restoit, ils accuserent le Comte de Strafford d'avoir travaillé à détruire la réformation & la liberté. Cet homme illustre étoit coupable d'un plus grand crime; il aimoit, il servoit son Roi. Un si noir complot qui commençoit par l'injustice, devoit finir par la sédition. Les Pairs qui avoient horreur de se couvrir d'un sang si pur, furent exposés à la fureur du peuple par les intrigues de la Chambre Basse : la foiblesse en éloigna plusieurs de l'assemblée; la crainte arracha aux autres un arrêt honteux.

Le Roi qui avoit été quelquefois grand, parut disposé à l'être en cette occasion. Il ne refusa pas seule-

ment de souscrire à l'injustice ; il fit encore éclater son indignation. Les clameurs d'une populace séditieuse, & les conseils de quelques amis timides furent également méprisés. Charles parla en Maître irrité, en ami tendre, en Monarque reconnoissant. On peut dire que Strafford immola la gloire du Roi à la sienne. Pour être grand, il força presque son Souverain à une lâcheté. Le foible Prince accorda aux prieres de son Ministre, ce qu'il avoit refusé aux menaces de son Parlement. Il fut permis aux Factieux d'immoler la victime ; & tous les siecles se souviendront que Charles I. en signa l'Arrêt.

Le généreux Strafford soûtint à la mort la gloire de sa vie. Il trouva plus d'honneur sur l'échaffaut,

qu'il n'en avoit acquis dans mille combats ; & il ne regarda pas comme un supplice, une fin utile à son Roi. Le sacrifice de ses jours lui assûra la réputation du meilleur des Sujets. Ses succès à la Cour & à l'armée l'avoient déja placé parmi les premiers politiques & les plus grands Généraux. On oublioit en le voyant, que c'étoit l'homme de sa Nation le plus puissant & le plus riche ; on pensoit seulement qu'il en étoit le premier génie. Il concevoit si aisément qu'il pouvoit se passer d'étude. Il s'exprimoit avec tant de grace qu'il n'avoit pas besoin de savoir. Son esprit ne fut peut-être que trop supérieur. Cet ascendant lui inspiroit pour les autres hommes un mépris qu'il n'avoit pas l'attention de dissimuler. La

fierté qui est le défaut ordinaire des Héros Anglois, fut spécialement celui de Strafford. Il ne voulut jamais que la justice : mais dans le choix des moyens, il préféra toûjours les violens. Sans une trop haute opinion de lui-même, qui le portoit, pour ainsi dire, à se croire un Dieu, il eût pû devenir le premier des hommes.

La fin tragique de Strafford, & l'emprisonnement de l'Archevêque de Cantorberi, qui éprouva dans la suite le même sort, priverent le Roi de ses deux yeux, ainsi qu'on s'exprimoit alors. Leur place & celle de quelques autres, qui en se retirant dans les pays étrangers, épargnerent d'autres crimes à la Nation, & au Roi des foiblesses, furent remplies par les Seigneurs

les plus féditieux du Royaume. Le Parlement exigea cette complaifance; & le Monarque crut que cet expédient guériroit fes Sujets de leurs défiances. Il reçût fes Miniftres de la main de fes perfécuteurs.

Les ennemis de la Royauté font hors de leur place dans le Confeil des Princes. Charles ne trouva dans le fien que des traîtres qui le livrerent à des rebelles. Le Parlement fouhaita qu'il lui facrifiât le droit dont joüiffoient pleinement les Rois, de bannir & d'emprifonner fans en découvrir les caufes ; il le lui facrifia : qu'il renonçât à tous les tributs qui fe levoient par fes ordres, & qui faifoient partie de fon domaine; il y renonça : que les deux Tribunaux deftinés à foûtenir l'honneur & les droits du Diadè-

me fussent supprimés; il les supprima: qu'il s'engageât à convoquer régulierement tous les trois ans le Parlement; il s'y engagea. Enfin le Parlement souhaita de ne pouvoir être cassé que du consentement des deux Chambres; cette audacieuse demande fut encore accordée. Le lendemain du jour auquel ce fatal consentement fut donné, le Comte de Dorset entra la tête couverte dans la chambre de Charles. Comme on l'avertit de songer où il étoit, il répondit, *qu'il n'y avoit plus de Roi d'Angleterre.*

En effet, à peine le Parlement fut-il maître de prolonger à son gré sa durée, qu'il demanda la disposition des armées, des places, des ports, des arsenaux du Royaume. Indigné de ces orgueilleuses pré-

tenſions, le Monarque Anglois ſe ſouvint enfin qu'il étoit encore ſur le Throne, & qu'il falloit s'y ſoûtenir ſans honte, ou en deſcendre du moins avec gloire. Il arma, & ce retour de courage lui ramena des Partiſans que l'animoſité de ſes ennemis avoit préparés à ce changement.

Depuis long-tems les bons Citoyens que l'amour de l'Ordre avoit autrefois aigris contre les uſurpations de Charles, déteſtoient dans leur cœur les entrepriſes des Factieux qui uſurpoient ſon autorité. Ils trouverent plus étrange encore que le Parlement voulût gouverner ſans Roi, qu'ils n'avoient trouvé mauvais que le Roi voulût ſe paſſer de Parlement. La conſtitution du Gouvernement étoit plus altérée

par l'un que par l'autre. Ils faisoient des voeux contre les tyrans, en attendant l'occasion de faire des efforts contre la tyrannie. La résolution du Prince fit éclater de si beaux sentimens ; & l'Europe apprit avec joie que la fidélité pour le Souverain, n'étoit pas une vertu tout-à-fait bannie de l'Angleterre.

Deux Partis célebres encore aujourd'hui commencerent alors à diviser la Nation. L'un étoit composé des Episcopaux & de ceux pour qui l'autorité Royale étoit encore respectable. L'autre étoit rempli par les Presbytériens, & par les esprits Républiquains ou Parlementaires. Si les accusations que les Partisans de ces deux Sectes formoient les uns contre les autres, avoient eu quelque fondement, l'Angleterre

ſe ſeroit vûe la Patrie des plus grands ſcélérats qu'il y ait jamais eu. Les Puritains étoient aux yeux de leurs ennemis, des Rebelles qui ne connoiſſoient point d'autorité, des hypocrites qui ſe joüoient de la Religion, des hommes féroces qui aimoient le ſang. Les Anglicans étoient dépeints comme des flatteurs aſſervis à toutes les biſarreries du Prince, des ſuperſtitieux ennemis irréconciliables de tout ce qui ne penſoit pas comme eux, des ames vénales toûjours diſpoſées à livrer leur Patrie, pourvû qu'on mît un prix à leur trahiſon. Il me paroît important de développer ſans aigreur & ſans partialité les maximes de ces deux cabales dont l'eſprit a conduit tous les évenemens qui ont agité depuis la Monar-

chie Angloiſe. Les différens noms qu'ils ont porté ſucceſſivement, d'Anglicans & de Puritains, d'Epiſcopaux & de Presbytériens, de Toris & de Wighs, de corruption & d'oppoſition, n'ont rien changé dans leurs ſentimens ni dans leur conduite.

Tous les hommes ſont nés libres & indépendans les uns des autres, diſent les Puritains. S'ils ſe ſont déterminés à ſe donner des maîtres, c'eſt pour ſe garantir de l'oppreſſion & de la violence des plus ambitieux d'entr'eux. Pour mettre les Rois en état de remplir leur deſtinée, on leur a accordé la force des armes : mais dans la crainte qu'ils n'en abuſaſſent on les a ſoûmis à l'autorité des Lois : elles ſeules ont droit de régner ; celui qui porte le

glaive n'en est que l'organe & le défenseur. Jusqu'à ce que le Souverain vienne à franchir les bornes qui lui ont été préscrites, il ne doit trouver que de la soûmission : si une fois il dépouille les sentimens d'un peré de la Patrie pour en devenir le tyran ; s'il travaille à abolir les lois fondamentales de la Société à laquelle il préside, pour établir le Despotisme ; s'il sacrifie à ses passions ou à ses caprices la vie & les biens de ses Sujets ; alors doit avoir lieu cette maxime inviolable en politique : *Le salut du peuple est la loi suprême.* Le Prince en violant son serment anéantit la force des autres sermens. Le contrat entre lui & ses Sujets est rompu ; & la Nation rentre dans l'état de liberté où elle étoit avant de choisir un

maître. L'héritier présomptif ne conserve des droits au Throne, qu'autant qu'il a des principes convenables au Gouvernement établi; si le repos & la sûreté des peuples doivent se trouver en péril, sous son administration, la même raison qui a dépouillé l'un de son autorité, doit empêcher qu'on n'en revêtisse l'autre. Il se peut que ces maximes fussent injustes dans ces Etats où le Souverain a reçû originairement un pouvoir sans bornes, ou l'a acquis par une possession longue & non contestée: mais en Angleterre où le Roi n'est pas seul Législateur, il est évident qu'il est soûmis aux lois de la Société.

Un systême aussi populaire rend les Puritains ennemis irréconciliables de la France où l'on est atta-

ché à d'autres principes. Ils ne cessent de parler de l'étendue de ce Royaume & de la facilité que sa situation lui donne d'attaquer avantageusement ses voisins, de la multitude de ses habitans & de leur génie hardi & entreprenant, de la fertilité de ses terres & de la grandeur de ses ressources. Après avoir réussi à faire paroître redoutable cette Couronne en exagérant ses forces, les Puritains travaillent à la rendre odieuse par l'idée qu'ils veulent donner de son ambition. A les entendre la France a un projet fixe & arrêté d'exterminer tous les Protestans : il n'y a que cette Puissance qui puisse balancer le pouvoir Maritime de l'Angleterre, & détruire ou diminuer son Commerce : les François profitent également

lement de la paix & de la guerre pour pourſuivre leurs vaſtes deſſeins, & ils menacent l'Europe entiere de l'eſclavage.

Les mêmes motifs qui éloignent les Puritains de la Maiſon de Bourbon les ont toûjours rapprochés de la Maiſon d'Autriche : ils ont crû en avoir beſoin pour faire la balance de l'Europe, & pour mettre avec eux l'équilibre, où ſans cela il n'y en auroit point eu. Cependant ils ſont encore plus attachés à la Hollande. C'eſt une barriere qui les couvre ; un Allié dont une même Religion & des haines communes garantiſſent la fidélité ; un Voiſin également éloigné de la fureur des conquêtes & par le génie & par la politique : de petites jalouſies de Commerce qui pourroient diviſer

les deux Nations, ne font rien en comparaifon des intérêts effentiels qui les réuniffent.

Les Puritains ont en matiere de Religion des maximes qui finiffent leur caractere. Ils haïffent l'Epifcopat, favorifent tous les non-Conformiftes, & préferent les intérêts de l'Etat à ceux de l'Eglife. La tolérance leur paroît auffi conforme aux devoirs de la confcience qu'aux regles de la politique. Ils font convaincus que la foi doit être l'ouvrage de la perfuafion, & que la liberté n'eft pas entiere chez une Nation qui ordonne un culte & en profcrit un autre.

On a peine à croire que dans le même pays, fous le même climat, chez la même Nation, il fe trouve des hommes auffi différens des Pu-

ritains que le sont les Anglicans. Le systême politique de ces derniers est que les Rois ne sont responsables de leur conduite qu'à Dieu de qui seul ils tiennent leur autorité : ils peuvent violer toutes les Lois dont ils ont juré l'observation, sans que leurs Sujets aient droit de leur résister. Qu'un Souverain méprise les priviléges de ses peuples, qu'il détruise leur liberté, qu'il renverse leur Religion ; l'obéissance est le seul parti qu'il soit permis de prendre, & il n'y a qu'un ordre contraire à la Loi de Dieu qui en puisse dispenser.

Ces principes inspirent aux Anglicans plus d'attachement pour la France que pour la Maison d'Autriche ou pour la Hollande. Soit qu'ils soient Pensionnaires du Roi

Très-Chrétien, comme on le leur reproche, ou qu'ils ne puiſſent pas fournir auſſi aiſément aux frais de la guerre que les Puritains, ils ne voudroient pas que l'Angleterre qui ne peut pas avoir beſoin de ſes Alliés, embraſſât la querelle d'aucune Puiſſance. Je les crois plus portés à reſſerrer qu'à étendre le Commerce, parce qu'il eſt preſque tout entier dans les mains de leurs ennemis : le ſoin d'augmenter les revenus des terres, & d'en diminuer les charges les occupe avec raiſon, puiſqu'ils poſſedent la plus grande partie des fonds du Royaume.

Les idées que les Anglicans ont ſur la politique, ils les ont ſur la Religion. L'Epiſcopat eſt, ſelon eux, de droit divin auſſi-bien que

la Royauté ; & ils ont toûjours travaillé avec constance à rendre l'Eglise indépendante de la Monarchie. Ils haïssent les Catholiques beaucoup moins que les Protestans, & on leur reproche d'avoir conservé de la Communion Romaine cet esprit d'intolérance & de persécution qui est la ruine de la charité & de la Philosophie.

Tels sont les principes que se formerent les deux Partis qui diviserent la Grande-Bretagne sous Charles I. On ne peut pas dire que les Sectateurs de ces deux Factions ayent eu depuis ce tems-là une conduite toûjours soûtenue : les passions des hommes sont si variables qu'elles leurs permettent rarement d'agir conséquemment & d'une maniere uniforme. Si les Puri-

tains & les Anglicans se sont écartés quelquefois de leur systême, ils y sont revenus trop-tôt pour leur bonheur & pour leur gloire.

Il n'est pas de mon sujet de décrire les évenemens meurtriers que produisirent ces divisions naissantes. Jamais l'Angleterre ne fut inondée de tant de sang, ni souillée de plus de crimes. La guerre se fit avec plus de brutalité que de bravoure, plus d'opiniâtreté que de constance, plus d'impétuosité que d'intelligence, plus d'animosité que d'émulation, plus de fureur que d'héroïsme. L'honneur des Royalistes l'emporta d'abord sur le désespoir des Parlementaires; la bonne sur la mauvaise cause; la Religion sur le Fanatisme. Charles alloit triompher, s'il eût eu dans le Con-

feil le courage qu'il avoit dans les armées. Il pouvoit tout, & il n'osa rien. De perfides amis l'arrêterent deux fois sur la route de Londres, tandis que les Rebelles prenoient des mesures infaillibles pour l'accabler par le conseil d'Olivier Cromwel.

Cet illustre scélérat, qui ne peut être loüé sans horreur, ni méprisé sans injustice, qu'on est forcé d'admirer & de détester tout ensemble, éclairoit déja par des lumieres supérieures le Parlement qu'il devoit un jour gouverner. Pour empêcher la ruine de cette Assemblée, Cromwel imagina l'alliance de l'Ecosse, & par-là son parti qui étoit presque abattu, devint plus puissant que jamais.

Les Ecossois qui avoient autres

fois donné la loi à Charles, craignirent d'être obligés à la recevoir de lui, s'il parvenoit à fixer la victoire qui commençoit à se ranger sous ses étendarts. Pour prévenir une soûmission qu'il leur plaisoit d'appeller esclavage; ils entrerent dans une ligue dont il y a apparence qu'ils ne pénétrerent pas tout-à-fait le but. Ils furent flatés du plaisir d'assûrer leur liberté, de l'avantage de rendre le Presbytéranisme dominant, & de l'honneur de protéger l'Angleterre. La révolte unit deux Nations divisées par une antipathie de quinze siecles. Londres & Edimbourg confondirent leurs prétensions, leurs murmures, leurs projets & leur politique.

Dès-lors la ruine du Parti Royaliste devint infaillible. Quelques

avantages remportés sur les Parlementaires Anglois ne rassûrerent pas contre l'union des forces de deux grands Royaumes. Charles avec des Partisans dont quelques-uns étoient perfides, plusieurs chancelans, & peu déterminés à vaincre ou à périr, ne pouvoit pas résister à des Enthousiastes sans nombre, conduits par une politique abominable, mais profonde. Pour suspendre seulement la chûte du Roi, il falloit des prodiges, & tandis que Cromwel en faisoit en Angleterre pour l'avancer, Montrose en faisoit pour la retarder.

Ces deux hommes célebres fixérent sur eux les yeux de l'Europe entiere par des talens plus différens qu'opposés. Montrose avoit une droiture de cœur qui le fixa

toûjours dans les intérêts de son Roi & de sa Patrie ; Cromwel une supériorité d'esprit qui donnoit un air d'équité aux actions les plus criminelles. L'un réussit à former lui seul un Parti sans d'autres ressources que son courage ; l'autre vint à bout de dominer dans le sien par beaucoup d'adresse & de politique. Le premier excelloit à lever des armées, & à les endurcir au froid & à la faim ; le second, à les retenir & à les faire subsister. Le Héros de l'Ecosse avoit une audace qui déconcertoit les mesures des Guerriers méthodiques ; celui d'Angleterre se faisoit un système, & le suivoit, mais sans lenteur & sans timidité. Montrose faisoit de grandes choses pour le plaisir de les faire, & l'honneur de les avoir faites ;

Cromwel avoit des vûës intéressées, il vouloit recueillir le fruit de ses intrigues & de ses exploits. La vanité faisoit proprement le caractere du premier; l'ambition étoit la passion dominante du second. Celui-ci se montra supérieur à ses disgraces; celui-là plus grand que ses succès. L'un éprouva mille trahisons & les étouffa; l'autre se connoissoit si bien en hommes, qu'il n'en fut jamais trompé. L'Ecossois perdoit souvent ses plus zélés Partisans par des soupçons injurieux à leur gloire. L'Anglois ramenoit ses ennemis par une confiance qui les séduisoit. Avec le premier on espéroit beaucoup de vaincre; on étoit assûré de n'être pas vaincu avec le second. Si la Couronne pouvoit être soûtenue sur la tête de Char-

les, c'étoit par Montrose; si elle en devoit tomber, c'étoit par Cromwel. Le Parlementaire fut autant supérieur au Royaliste par l'esprit, qu'il lui fut inférieur par le cœur. L'un ressembloit aux Héros Grecs, & l'autre aux Héros Romains.

Montrose eut d'abord des succès qui tiennent plus du Roman que de l'Histoire. Entré seul & en secret en Ecosse, il inspira à quelques braves qu'il rassembla, & à douze cens Irlandois qui le vinrent joindre, une passion extrème pour lui, pour son parti, pour le Roi, pour la gloire, & pour les actions extraordinaires. Sans bagage, sans artillerie, sans munitions, sans places fortes, sans intelligences, sans argent, sans ressources, & presque sans armes, suivi seulement de trois

mille hommes, mais trois mille hommes formés par lui aux combats, il gagna quatre batailles, défit cent Partis, surprit quatre-vingt Châteaux, força les meilleures Villes, répandit la terreur dans tout le Royaume. Abandonné par les premieres troupes qu'il avoit levées, trompé par plusieurs de ceux que la nécessité de ses affaires l'obligeoit d'employer, proscrit par le Parlement, entouré d'un peuple d'ennemis & de jaloux, assiégé par deux, par trois, & quelquefois par quatre armées, attaché à un Prince qui communiquoit son malheur à tous ses amis, Montrose ne reçut jamais qu'un échec. Il avoit réparé ce malheur par son activité, sa valeur, sa fortune; il étoit parvenu à conquérir l'Ecosse entiere, ou

presque entiere, lorsqu'une nouvelle scene de la tragédie la plus compliquée qu'il y ait jamais eu, changea tout-à-coup la situation des affaires.

Le Roi après avoir soûtenu avec des succès variés une guerre cruelle contre les Anglois rebelles & les Ecossois qu'ils avoient appellés à leur secours, s'étoit lassé de lutter contre la fortune. Accablé sous le poids de ses malheurs, & ne voyant point de jour dans le cahos de ses affaires, ni d'issûe dans le labyrinthe où le fil des évenemens l'avoit conduit; ce Prince infortuné se précipita dans l'abîme qui lui parut le moins profond; il alla se jetter dans les bras de l'Armée d'Ecosse, espérant y trouver non de l'obéissance, mais de la compassion,

Leſlay qui commandoit les Rebelles, reçut le Monarque en Sujet reſpectueux, mais non pas fidele. Il lui perſuada de regagner le cœur de ſes Sujets, en faiſant ouvrir toutes les Villes dévoüées à ſes intérêts, & en déſarmant tous les corps d'armée qui combattoient encore ſous ſes enſeignes. Les fautes qu'on fait dans les grandes places ne ſont pas toûjours libres; ce ſont ſouvent des ſuites malheureuſes & néceſſaires des fâcheuſes ſituations où l'on ſe trouve. Charles accorda tout, parce qu'il n'étoit pas en état de rien refuſer. Depuis cet ordre fatal il ne reſta pas le moindre veſtige du bon Parti dans l'étenduë des deux Royaumes. Tout ſe ſoûmit juſqu'à l'invincible Montroſe. Ce grand homme préféra la gloire

de bon Sujet à celle de Conquérant redoutable. L'exil auquel son Maître étoit forcé à le condamner lui parut plus glorieux, qu'une indépendance marquée du sceau de la Rebellion. Il s'arracha du sein des Guerriers qu'il avoit si souvent menés à la victoire en Ecosse, pour aller rendre les Chrétiens triomphans des Infideles en Hongrie.

Tandis que ce Héros alloit prêter le secours de son bras à d'autres peuples, le Parlement d'Angleterre achetoit des Ecossois l'odieux privilége de commettre le plus grand des crimes. Le Prince instruit du prix pour lequel on le livroit, s'écria avec indignation, qu'il aimoit encore mieux être avec ceux qui l'avoient acheté chere-

ment,

ment; qu'avec ceux qui l'avoient lâchement vendu.

Lorſque Charles fut conduit en Angleterre, il y avoit deux Factions dans le Parlement, les Preſbytériens & les Indépendans. Les premiers ne vouloient que l'anéantiſſement de l'Epiſcopat, & la diminution de la Puiſſance Royale : les ſeconds étoient pour l'extinction de la Royauté, & par conſéquent pour la mort du Monarque.

Ireton gendre de Cromwel, & le Chef après lui des Indépendans, ſonda les diſpoſitions de la Chambre Baſſe, qu'il harangua en ces termes :

« On abuſe depuis trop long-« tems de la patience du premier « Tribunal d'Angleterre. Les ca-« prices d'un Roi opiniâtre ont tant

« coûté de sang à l'État, qu'il se-
« roit imprudent de tarder encore
« à réprimer ses fureurs. Le Con-
« trat des Rois & des peuples con-
« tient un engagement mutuel d'o-
« béissance & de protection ; on
« nous refuse l'un, nous sommes
« dispensés de l'autre. Toute l'Eu-
« rope a les yeux sur vous, pour
« savoir si vous avez autant de fer-
« meté pour assûrer le salut public,
« que vous avez fait paroître de
« lumieres pour le connoître. Ne
« balancez pas à prendre le parti le
« plus généreux ; les vaillans hom-
« mes, par qui vous avez triomphé
« si souvent, vous assûrent par ma
« voix que leur courage n'a pas di-
« minué, & que leur zele pour la
« Patrie est toûjours le même. Ils
« souhaitent seulement de n'être

« pas obligés à chercher dans leurs
« forces une sûreté, qu'ils aimoient
« mieux devoir à la promptitude
« & à la vigueur de vos résolu-
« tions. »

Tandis que Ireton parloit, Cromwel étudioit tous les visages, & lisoit dans les yeux de l'assemblée ce qu'il devoit penser de chacun de ceux qui la composoient. Après cette épreuve infaillible pour un homme de son caractere, il livra le Parlement à l'armée dont il étoit l'idole, & fit exclurre ou emprisonner par la force des armes, environ deux cens Membres de la Chambre Basse dont la conscience s'accordoit mal avec ses desseins. Il fit plus : assûré que la Chambre Haute détestoit ses forfaits, & ne se prêteroit jamais à ses vûes, il fit

déclarer dans celle des Communes; qu'à elle seule appartenoit le pouvoir de faire des lois, & qu'on n'y avoit pas besoin du consentement des Seigneurs, la Souveraine Puissance étant originairement dans le peuple. On érigea ensuite un Tribunal sous le titre de Cour de Haute Justice, dont les Juges furent tirés, partie de l'armée, & partie des Communes, par l'autorité de qui cette Assemblée se formoit. Charles fut cité devant ces furieux, qui justifierent tous le choix qu'on avoit fait d'eux. La plus horrible catastrophe ne leur coûta pas un soûpir, ni le plus noir forfait un remord. L'Angleterre devint le théâtre d'un spectacle horrible, dont aucune autre nation n'a eu à rougir. Un Roi généreux fut condamné,

comme tyran, à périr sur un échaffaut; & cette horrible scene fut vûe avec aussi peu d'émotion, que s'il se fût agi du dernier des hommes. *Les Presbytériens*, dit un Ecrivain célebre, *fournirent la hache qui coupa la tête au Roi, & livrerent la victime toute liée aux Independans qui l'égorgerent.*

L'infortuné Monarque fut conduit à une fin si tragique par les passions de Buckingham, le zele impétueux de Laud, les hauteurs de Strafford, les indiscrétions de la Reine, les divisions de son Conseil, la trahison de ses Favoris, le concert de ses persécuteurs, l'ambition de Cromwel. Le meilleur maître, le meilleur ami, le meilleur pere, le meilleur mari, le meilleur Chrétien, peut-être le plus

honnête homme de son siecle ; il ne lui manqua que de connoître ses talens pour être un grand Roi. Il fut assez appliqué pour suffire au gouvernement de ses Etats ; assez habile pour commander ses armées ; assez brave pour vaincre ses ennemis ; assez généreux pour désarmer les Rebelles ; assez éclairé pour connoître les intérêts de sa Couronne ; assez modéré pour respecter les droits de ses peuples. Malheureusement il se défia trop de ses forces, & se livra sans réserve aux passions de ses Ministres, & aux caprices de ses Favoris. Son regne ne fut proprement que l'histoire de ces différens caracteres. A la lenteur succéda la précipitation, au despotisme des maximes populaires, au goût de la guerre l'a-

mour de la paix, à une dureté outrée une douceur excessive, au refus des choses les plus raisonnables la concession des plus injustes; aux grandes intrigues les petites finesses, à l'envie de tout brouiller le desir de tout réunir. Pour peindre d'un trait ce Monarque, il fut le joüet de ses amis durant sa vie, & la victime de ses ennemis à la mort. Il la vit venir en grand homme, & ne laissa paroître ni foiblesse, ni ostentation.

Les parricides avoient leurs mains encore teintes du sang de leur Souverain, lorsqu'ils chercherent dans de nouveaux crimes l'impunité de celui qu'ils avoient commis. Trois précautions, toutes trois extrèmes, leur parurent nécessaires, pour garantir leurs têtes coupables de la

foudre qui les menaçoit. Ils avoient massacré le pere, ils proscrivirent les Princes ses fils comme ses complices; ils avoient dégradé la Chambre des Pairs, ils la supprimerent comme inutile; ils avoient avili la Royauté, ils l'anéantirent comme funeste au bonheur des peuples. L'autorité Souveraine résida dès-lors toute entiere dans la seule Chambre des Communes.

Les gens sages avoient prévû cet évenement. Lorsqu'ils s'apperçurent qu'on ne s'opposoit pas efficacement aux premieres démarches que faisoit le peuple pour rompre l'équilibre du Gouvernement, ils comprirent qu'il ne s'arrêteroit pas jusqu'à ce qu'il eût usurpé un pouvoir despotique. L'Histoire des Nations ne fournit pas un seul

exemple de quelque assemblée populaire, qui après avoir fait naître des contestations au sujet de la puissance Souveraine, se soit contentée d'un pouvoir borné. Il est vrai que ces révolutions n'ont jamais manqué d'être funestes aux Factieux qui les avoient conduites. Ces esprits inquiets, la plûpart sans vûes & sans politique, ont également ignoré l'art de joüir de leur autorité & de la conserver : constamment trompés par les plus ambitieux & les plus adroits de leurs complices, ils ont plus perdu qu'ils n'avoient acquis ; les usurpations de la multitude se sont toûjours terminées à la tyrannie d'un seul homme. On va voir une nouvelle preuve de cette vérité dans l'évenement que nous décrivons.

La nouvelle République inspirée par le génie étendu & sublime de Cromwel, procura à l'Angleterre une tranquillité qu'elle n'espéroit plus, & lui donna un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis plusieurs siecles. On venoit d'être agité des plus violentes tempêtes, & tout parut calme ; on s'étoit cru à la veille de sa ruine, & on étoit en état de donner des lois. Il est fâcheux pour l'honneur de la vertu, qu'un des plus beaux, des plus grands spectacles que fournissent les Annales des Nations, soit l'ouvrage de la révolte. Tout parut merveilleux dans cette révolution. Les Royalistes se plierent à un genre de Gouvernement mal assorti à leur caractere, & que leur conscience n'approuvoit pas. Les Grands accoû-

tumés au rôle de Légiflateurs demeurerent paifibles dans l'ordre de fimples Citoyens. Les Irlandois & les Ecoffois, qui avoient armé; les premiers par attachement pour leurs Rois; les autres pour effacer l'horreur de leur trahifon, furent malheureufement domptés. Les Hollandois, qui avoient profité des malheurs de l'Angleterre pour ufurper l'empire de la mer, furent humiliés. La France & l'Efpagne toûjours rivales, toûjours ennemies, briguoient baffement, fi on ofe le dire, l'alliance des ufurpateurs. Les Souverains qui auroient dû s'unir pour venger un attentat commun à tous les Rois, applaudiffoient à l'injuftice par crainte ou par intérêt. Toute l'Europe s'humilia, fe tut, ou admira.

Cromwel étoit le reſſort ſecret de ces coups d'Etat. Oracle du Parlement par ſes lumieres, & idole de l'armée par ſon courage, il remuoit à ſon gré les deux corps, & les faiſoit également concourir à ſes vûes & à la gloire de la Nation. Quand le tyran vit que les prodiges de ſon adminiſtration avoient fait ſur les eſprits & ſur les cœurs, l'impreſſion qu'il s'en promettoit, il dédaigna une autorité empruntée, & voulut avoir un pouvoir à lui. Comme ſon ſyſtème étoit de ſe faire décerner les honneurs & non de les uſurper, il prit des routes aſſez détournées pour parvenir au but qu'il ſe propoſoit.

L'armée nourriſſoit depuis longtems une haine fiere, vive & ou-

verte pour le Parlement. Quand Cromwel n'eut plus d'intérêt à suſpendre les effets terribles de cette dangereuſe paſſion, elle agit avec toute l'audace qu'elle peut avoir dans de braves gens qui ſe croyent fortement offenſés. Ils ne ſe bornerent pas à demander la réformation de l'Etat, ils voulurent qu'elle fût l'ouvrage d'une autre Aſſemblée. Le Parlement chercha à cacher la frayeur, que lui cauſoient ces prétenſions, ſous un faux air de courage qu'il ne ſoûtint pas longtems. Il voulut caſſer une partie de l'armée, & diſperſer le reſte pour l'empêcher de cabaler contre le Gouvernement. Cette hauteur irrita des hommes, qui ne s'attendoient pas à trouver de la réſiſtance; les eſprits s'échaufferent, &

chacun prit parti ſelon ſon inclination ou ſes intérêts. A la fin les Anglois armés donnerent la loi à ceux qui ne l'étoient pas. Douze Députés de l'armée & douze du Parlement, furent choiſis pour imaginer une nouvelle forme de Gouvernement.

Les Parlementaires regagnerent dans les Conférences, la ſupériorité qu'ils avoient perdue dans les procédés. Ils perſuaderent aux Militaires que leurs intérêts communs demandoient que les choſes reſtaſſent ſur l'ancien pié. Cromwel vit l'inſtant qui alloit déranger ſes vûes, & il le prévint. Spectateur indifférent & déſintéreſſé en apparence juſqu'à ce jour, il ſe déclara hautement pour l'armée dont il étoit Général. Suivi de ſes princi-

paux Officiers, il ſe rendit à Weſtminſter, & en chaſſa avec mépris le Parlement qui y étoit aſſemblé, & qui vouloit ſecoüer ſon joug. Cet ambitieux fut alors le maître de s'emparer du Gouvernement: mais il auroit obtenu du peuple & de l'armée comme grace, ce qu'il étoit réſolu d'accorder un jour comme néceſſaire. Pour conduire les affaires au point de maturité où il les ſouhaitoit, il témoigna beaucoup de zele pour l'adminiſtration la plus populaire. A ſon inſtigation, le Conſeil des Officiers qui avoit caſſé le Parlement, remit l'autorité Souveraine à cent quarante-quatre perſonnes choiſies dans les trois Royaumes qu'elles repréſentoient.

Le nouveau Tribunal, qui prit

le nom de Parlement, fut composé à dessein de tout ce qu'il y avoit de plus ridicule, de plus extravagant, de plus décrié dans les trois Nations. Lorsque ces hommes méprisables eurent fait assez de bévûes pour exciter la risée & l'indignation publiques, les amis de Cromwel leur persuaderent d'abdiquer un pouvoir incommode, qui les livroit à tant de chagrins: ils y consentirent. L'ambitieux qui conduisoit avec art toutes ces intrigues, vit alors couronner sa politique, comme il avoit vû triompher autrefois son audace. L'armée se joignit au Parlement, pour le conjurer de se charger seul du Gouvernement. Il voulut y être forcé. On se vit réduit à solliciter bassement des fers qu'on craignoit. Le Tyran ne se
rendit

rendit qu'après une résistance de plusieurs jours, & une froideur offensante. Encore voulut-il moins paroître accepter l'autorité, que cesser de la refuser, & faire croire qu'il avoit plus de talent que de passion pour régner.

Dès qu'on fut parvenu à vaincre l'hypocrite modestie du plus orgueilleux des hommes, la flaterie s'occupa du choix des titres qui pourroient plaire à l'usurpateur. Sa vanité auroit été pour les fastueux : sa politique lui fit préférer les modestes. Il rejetta celui de Roi, qui lui auroit attiré la haine des peuples, & accepta celui de Protecteur, qui lui concilia leur affection. Sous le premier de ces deux noms, il auroit paru plus maître ; il l'étoit réellement davantage sous

le second. En mettant des bornes aux complaisances des Anglois, il leur épargnoit de la honte, & à lui par conséquent des contradictions. Ces préliminaires de son regne en prognostiquerent la sagesse, & en assûrerent la tranquillité.

Cromwel ne fut pas un de ces hommes qui ont paru indignes de l'Empire aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Il avoit le génie de toutes les places, de tous les instans, de toutes les affaires, de tous les Partis, de tous les Gouvernemens. Il étoit toûjours ce qu'il falloit être; le plus brave à la tête des armées; le plus éclairé dans les conseils; le plus appliqué dans les affaires; le plus éloquent dans les délibérations; le plus actif dans les entreprises; le plus fanatique dans la dé-

votion ; le plus ferme dans les disgraces ; le plus savant dans une assemblée de Théologiens ; le plus factieux dans les conspirations. Il ne fit jamais de faute, ne manqua jamais d'occasion, ne laissa jamais d'avantage imparfait, ne se contenta jamais d'être grand quand il pouvoit être très-grand. Le hasard & le tempérament, qui décident de la conduite des autres hommes, n'influerent pas dans la moindre de ses actions. Né avec une indifférence entiere pour tout ce qui est loüable ou blamable, honnête ou deshonnête, il n'envisagea jamais la vertu comme vertu, le crime comme crime ; il ne vit que les rapports que l'un & l'autre pouvoient avoir à son élévation. C'étoit son idole ; il lui sacrifia son Roi, sa Pa-

trie, sa Religion, qu'il auroit défendus avec le même zele, s'il y avoit eu autant d'avantage à les protéger, qu'à les anéantir. Le systême de son ambition fut conduit avec un art, un ordre, une hardiesse, une souplesse, une fermeté, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans l'Histoire. Toutes les Sectes, toutes les conditions, tous les peuples; la paix, la guerre, les négociations; les révolutions, les miracles, les prophéties: tout avança la fortune de l'hypocrite usurpateur. C'étoit un caractere né pour faire la destinée des Nations, des Empires & des siecles. L'éclat de ses talens a presque fait oublier l'horreur de ses attentats. La postérité doutera au moins, si Olivier Cromwel fut plus digne

d'exécration que d'admiration.

La chûte de Richard son fils suivit de près son élévation. Il fut assez long tems Protecteur pour sa honte ; trop peu pour qu'il en revînt ni bien ni mal à l'Angleterre. Il n'eut ni vices ni vertus, dans un tems, chez une Nation, dans une place où peut-être tous les deux étoient également nécessaires. Sa déposition, qui fut principalement l'ouvrage de sa foiblesse, laissa le Royaume en proie à trois Factions qui paroissoient devoir renouveller les sanglantes scenes, dont le seul souvenir glaçoit tous les cœurs d'effroi. Ces Partis qui alloient occuper le théatre si agité de la Grande-Bretagne, étoient celui du Parlement, celui de Lambert, & celui du Roi.

Le Parlement étoit celui-là même qui s'étoit souillé du sang de Charles I. qui avoit changé la Monarchie en République, & qui est connu dans l'Histoire sous le nom de long Parlement, parce qu'il dura douze ans. Il fut dispersé en 1653. par Cromwel, qui vouloit recueillir seul le fruit du crime qu'ils avoient fait ensemble. Le tour qu'on prit pour le rassembler, fut de dire qu'il avoit été convoqué sous le feu Roi, qu'il n'avoit pas été cassé, & qu'il subsistoit encore. On a peine à comprendre comment l'armée, qui s'étoit prêtée aux violences du Protecteur, jetta les yeux sur ce Parlement qu'elle avoit offensé, plutôt que sur d'autres qui avoient été assemblés depuis, ou sur un nouveau

qu'on pouvoit former. Je croirois que le penchant, qu'on remarquoit déja dans beaucoup d'honnêtes gens pour le bon parti, fit préférer une Assemblée personnellement intéressée à perpétuer l'injustice, accoûtumée aux plus odieuses catastrophes, & prête, s'il le falloit, à s'immoler le fils, comme elle avoit autrefois sacrifié le pere.

La puissance du Parlement se trouva balancée par celle de Lambert. Ce Général n'eut pas précisément les vertus qui font un grand homme; il eut les qualités moins honorables, mais plus rares d'un Chef de Parti. Son esprit sans être fort étendu, étoit propre à former & à entretenir des Factions; son cœur sans être droit, étoit généreux; son éloquence sans être for-

te, étoit persuasive ; son air sans être noble, étoit imposant ; ses manieres sans être agréables, étoient séduisantes. Il eut l'ambition d'aspirer à tout, l'audace de s'en dire digne, le bonheur de le faire croire. Par le brillant de son courage, il étonna les plus audacieux ; par l'activité de ses démarches, il fatigua les plus appliqués ; par la singularité de ses projets, il déconcerta les plus habiles ; par l'étendue de ses prétensions, il arrêta les plus ambitieux. Il surpassoit en fierté les plus orgueilleux, en ruses les plus fins, en connoissance les plus expérimentés, en constance les plus opiniâtres. Cromwel lui fit l'honneur ou la honte de le craindre, & de le regarder comme son rival. Je ne balance pas à croire qu'il au-

roît été ſon ſucceſſeur, ſi une ſeconde uſurpation eût été auſſi facile que la premiere. La tyrannie de l'un avoit averti les Anglois de ſe précautionner contre celle de l'autre. Le malheur de Lambert eſt d'être venu quelques années trop tard.

Tandis que ce Général, qui ne pouvoit trouver ſon élévation que dans les malheurs publics, brouilloit l'armée dont il étoit l'ame avec le Parlement qui le haïſſoit; les Royaliſtes formoient des vœux, & haſardoient quelques démarches pour leur Souverain. Charles II. n'étoit pas alors en Angleterre. Mépriſé par quelques Puiſſances, trompé par d'autres, & abandonné de toutes, il promenoit ſes malheurs dans différentes Contrées de

l'Europe; & à la honte de l'humanité, il éprouvoit plus de mépris que de compassion. Sa cause trouva à la fin un vengeur, & ses Partisans un Chef dans la personne du Général Monck.

Le caractere de ce Héros avoit échappé jusqu'alors au discernement d'une Nation plus profonde dans la connoissance des sciences que des hommes. On le croyoit d'un sens assez droit, mais d'un esprit borné; hardi dans les combats, mais timide par tout ailleurs; avide de richesses, mais exempt d'ambition; propre à faire la guerre, mais incapable de la conduire; admirable dans un second rôle, mais déplacé dans le premier. On vouloit qu'il eût des fantaisies, & point de passions; qu'il fût esclave

des bienséances, & qu'il ne connût pas la vertu ; qu'il n'eût point de principes fixes sur la Religion ni sur le Gouvernement, & qu'il se laissât aller au hasard ; qu'il demeurât toûjours au-dessous du grand qu'il n'imaginoit point, qu'il ne voyoit pas même quand on le lui présentoit ; qu'il n'eût été qu'un instrument docile entre les mains de Cromwel, que la mort de l'usurpateur alloit rendre inutile.

La conduite que tint Monck dans la révolution qui rétablit la Monarchie Angloise, désabusa sa Nation. Soit que ce Général, comme je le crois, ait pensé à servir son Roi, aussi-tôt que les brouilleries de l'armée & du Parlement lui en eurent fait voir la possibilité ; soit, comme quelques Historiens

le conjecturent, qu'il ne soit deve-
nu vertueux que quand il eut dé-
sespéré de voir son ambition cou-
ronnée, il est certain qu'il a mon-
tré un talent inconnu en Angle-
terre, & rarement porté aussi loin
chez les peuples mêmes, dont la
finesse forme le caractere, & fait
peut-être la sûreté. J'apperçois dans
toute sa conduite un politique sa-
ge, qui n'enfante que des projets
avoüés par la probité, ou ordonnés
par le devoir : un politique pru-
dent, qui ne veut que des choses
possibles, & dans le tems seulement
qu'elles sont possibles : un politi-
que impénétrable, dont on ne peut
percer les vûes, moins encore les
moyens qui doivent en assûrer le
succès : un politique insinuant, qui
s'ouvre les cœurs foibles par des

careſſes, les Grands par la confiance, les mauvais par des bienfaits: un politique adroit qui tourne contre ſes ennemis les longues intrigues, les détours artificieux, les diſſimulations profondes, dont ils veulent l'envelopper: un politique vif, qui ne perd pas en des délibérations inutiles des momens favorables pour agir & pour avancer: un politique conſtant, qui trouve dans ſon épée & dans ſon génie, de quoi s'affermir contre les difficultés ou les ſurmonter. Monck part d'Ecoſſe dont il eſt Gouverneur, & où il eſt adoré. Il ſe met à la tête d'une armée qu'il a formée, durcie aux travaux guerriers, menée à la victoire, attachée à ſes intérêts. Il entre en Angleterre, où il détruit par ſes Lieutenans les reſ-

tes misérables du Parti de Lambert, qui est pris & enfermé dans la Tour. Il pénetre jusqu'à Londres, où il casse le Parlement factieux qui étoit assemblé, & en convoque un autre, où la Chambre des Pairs abolie d'abord après la mort de Charles I. est rétablie, & dont le premier acte d'autorité est le rappel du Roi. Si je ne me trompe, les fastes de l'Histoire Britannique n'ont pas fourni deux fois le spectacle d'une politique aussi profonde, aussi modérée, aussi vertueuse.

Le Prince, que cette heureuse révolution porta sur le Throne, avoit un goût décidé pour les plaisirs, & un talent supérieur pour les affaires. Il pouvoit être à son choix l'homme le plus agréable & le plus grand homme de son siecle; & par

une philoſophie, qui n'eſt pas ordinairement celle des Rois, il aima mieux être heureux que d'être célebre. Il fut plus débauché que voluptueux, plus emporté que délicat dans le plaiſir ; & comme ſes Maîtreſſes n'avoient pas à ſe loüer de ſa fidélité, elles n'eurent pas à ſe plaindre de ſa jalouſie. On ne peut rien ajoûter à la mauvaiſe opinion qu'il avoit des deux ſexes ; il croyoit toutes les femmes ſans vertu, & tous les hommes ſans probité ; ce qui ſe paſſoit dans ſa Cour paroiſſoit aſſez juſtifier cette idée. La liberté étoit proprement ſon idole ; pour lui être odieux, il ſuffiſoit de l'avoir gêné un moment ; & on lui devenoit inſupportable, pour avoir paru embarraſſé avec lui. Quoiqu'on ne pût pas avoir

plus de dignité qu'il en avoit, il déteſtoit ſi fort le cérémonial, qu'il n'a pas été Roi un ſeul quart d'heure durant tout ſon regne. C'étoit le Prince de ſon ſiecle le plus careſſant & le plus ingrat, il ſe croyoit diſpenſé de payer des ſervices, parce qu'il étoit perſuadé qu'on ne les lui rendoit que par intérêt. Il parloit beaucoup, mais ſi bien, qu'il étoit paſſé comme en proverbe, qu'il n'avoit jamais rien dit de mal, ni jamais rien fait de bien en ſa vie. Il ſe laiſſa gouverner par ſes Miniſtres, qui tous enſemble ne voyoient ni auſſi loin ni auſſi bien que lui; & il aimoit mieux adopter leurs fautes, que de ſe donner la peine de les redreſſer. L'hypocriſie ne fut pas du nombre de ſes vices, il vécut publiquement ſans foi comme

ſans mœurs ; & la Religion Catho-lique qu'il profeſſa à la mort, ſervit probablement moins à aſſûrer ſon ſalut, qu'à honorer ſa mémoire.



VIII. ÉPOQUE.

Le Parlement s'attribue le droit de disposer de la Couronne sous Jacques II. en 1689.

LE rétablissement de Charles II. sur le Throne de ses Peres, ne fut proprement qu'un changement de décoration qui annonçoit de nouvelles scenes. Le cœur des Anglois, aussi fanatique que leur esprit est philosophe, fut l'origine des nouvelles révolutions, comme il l'avoit été des anciennes. Avec la révolte, étoit tombé le pouvoir des Presbytériens Républiquains qui avoient aboli l'Episcopat ; les Anglicans Royalistes devenus les

maîtres voulurent anéantir le Puritanisme, pour venger l'outrage fait à leurs Dogmes & à leurs maximes. Il paroissoit impossible de faire entrer dans ces vûes le Parlement qui s'étoit trouvé convoqué à l'arrivée du Roi. La plûpart des Membres de cette Assemblée, qui étoient des restes de l'odieux Parlement de 1640. n'auroient pas aisément renoncé à leurs principes sur la Religion & sur la Politique. Ils paroissoient applaudir, il est vrai, au changement qui venoit d'arriver dans le Gouvernement : mais pour souffrir un évenement qu'ils n'avoient pû empêcher, ils n'en étoient pas plus disposés à se déclarer pour l'intolérance & le despotisme. La Cour à qui ces dispositions n'avoient pas échappé, prit le parti

de casser ce Parlement aussi-tôt que la bienséance le put permettre, & en assembla peu après un autre.

Jamais Assemblée n'a été convoquée dans une circonstance plus favorable. La prévention des peuples pour le nouveau Monarque étoit portée jusqu'à l'aveuglement. Ses Partisans, pour hâter son rétablissement, avoient parlé avec tant d'admiration de son caractere, qu'ils avoient pour ainsi dire enivré la Nation entiere de l'idée de ses talens & de ses vertus. Tout le monde étoit convaincu qu'un Prince si accompli ne pourroit jamais abuser de l'autorité, qui lui seroit confiée. La défiance si ordinaire aux Anglois pour leur liberté n'existoit plus, ou ne se montroit point. On étoit persuadé que con-

ſent de rétablir le Gouvernement ſur le pié où il étoit ſous Eliſabeth, Charles éviteroit avec ſoin les routes qui avoient perdu ſon pere & égaré ſon ayeul. Dans cette eſpérance le choix des peuples tomba ſur des hommes qui paroiſſoient agréables au Souverain, afin qu'il pût avec eux affermir l'Etat depuis long-tems ébranlé par de violentes ſecouſſes, & qu'il falloit, pour ainſi dire, tirer de ſes ruines & de ſes débris.

Le nouveau Parlement ſe trouva composé par les artifices de la Cour, de jeunes gens téméraires & débauchés, qui devoient l'honneur dont ils joüiſſoient à la haine qu'on portoit aux Puritains ſectaires, furieux & atrabilaires, & à l'envie qu'on avoit de les chagriner ;

d'hommes frivoles, plus flatés des distinctions & des caresses du Prince, que de la gloire de servir leur Patrie & de remplir leurs devoirs; de dissipateurs sans honneur & sans crédit, qui regardoient la députation comme un moyen de différer le payement de leurs dettes, ou d'acquérir de quoi les payer; de Royalistes outrés, plus zélés pour leurs opinions que pour la liberté publique, ou qui croyoient leur bonheur moins assûré par une autorité partagée, que par un Gouvernement tout-à-fait Monarchique.

Ce Parlement, dit un Historien, sembla vouloir faire amende honorable au fils des outrages qu'il avoit faits au pere. Il se détermina sans beaucoup de répugnance à dé-

pouiller la Nation des droits qui lui avoient coûté tant de sang à acquérir & à conserver. Il obligea tous ceux qui possédoient des emplois Ecclesiastiques, civils ou militaires de souscrire à cette Déclaration : *Qu'il n'étoit pas permis sous quelque prétexte que ce fût de prendre les armes contre le Roi, & que c'étoit une maxime détestable de dire qu'on pût prendre les armes contre l'autorité du Souverain, contre sa Personne ou celle de ses Ministres.* Ce serment est si extraordinaire qu'on ne pourroit y ajoûter foi s'il n'étoit attesté par le témoignage de tous les Historiens : à la lettre, il autorisoit le Roi à casser les anciennes Lois, à en établir de nouvelles, à abolir l'usage des Parlemens, à lever de nouveaux impôts. Puisqu'il

n'y a point de Cour ſuprême où le Monarque puiſſe être appellé, & qu'il n'y a point de raiſon qui autoriſe à prendre les armes contre lui, il eſt évident que l'autorité Souveraine reſide dans lui ſeul; ce qu'aucun Anglois ne voudroit, je crois, avoüer.

Ce premier pas étant fait, les autres dûrent coûter fort peu. Le privilége qu'on avoit conſtamment refuſé à Charles I. de diſpoſer de la Milice du Royaume, & qui avoit occaſionné des animoſités ſi vives, fut accordé ſans difficulté & ſans reſtriction à ſon ſucceſſeur. Cette ceſſion ſi importante par elle-même, le devint bien davantage par les profuſions qui la ſuivirent. Comme ſi le Parlement eût formé le deſſein de rendre les Rois indépen-

dans & despotiques, il doubla leurs revenus en leur accordant à perpétuité le droit de mettre des impositions très-considérables. On a prétendu que les Concessions auroient été poussées beaucoup plus loin, si le Chancelier Clarendon ne s'y fût opposé : il répondit courageusement à Alexandre Popham qui offroit de faire établir par le Parlement où il avoit un grand crédit, un subside de deux millions de livres sterling par an : *Que le plus sûr revenu que le Roi pût acquérir étoit le cœur de ses Sujets, & qu'il y trouveroit des ressources que les plus grands besoins n'épuiseroient jamais.*

Quoique la réponse du Chancelier ne favorisât pas les inclinations du Roi, elle fut reçûe comme un oracle. Le mérite d'avoir long-tems

partagé la mauvaise fortune de son Maître lui donnoit un grand ascendant sur lui. Il n'étoit pas seulement son premier Ministre, il étoit encore son Favori. Tout austere, tout ennemi qu'il étoit publiquement de l'inapplication & des plaisirs du prince, il conservoit toute sa considération. Il portoit dans les fonctions de sa charge toute la probité d'un honnête homme, mais il n'y mettoit jamais ses sages adoucissemens dont l'humanité a souvent besoin. L'intérieur du Royaume lui étoit bien connu : mais il s'égara souvent dans le maniment des affaires étrangeres qu'il entendoit mal. Son goût sur beaucoup de choses n'étoit pas infaillible : il vouloit de la dignité dans ses manieres, & il y mettoit de la fierté ; il

vouloit de l'esprit dans ses discours & il y mettoit de l'affectation. Une vertu rare à la Cour le distingua beaucoup : il s'opposoit avec force dans le Conseil à l'élévation des personnes qu'il n'estimoit pas ; hors de-là, il justifioit le choix du Monarque avec autant de zele que s'il ne se fut déterminé que par ses conseils. Il fût bon Sujet ; encore meilleur Citoyen ; & au sentiment des gens sensés, religieux jusqu'au fanatisme : ce fut par ses insinuations qu'on se détermina à proscrire le Presbytéranisme, qui avoit bouleversé l'Etat, & qui pouvoit faire naître des occasions ou profiter de celles qui se présenteroient pour le bouleverser encore. Cependant comme il eût été trop odieux de n'attaquer ouvertement qu'une seu-

le *Secte* dans un pays où il y en avoit sans nombre, elles furent toutes enveloppées dans une même condamnation; on proscrivit tout ce que l'Eglise Anglicane comprend sous le nom de non-Conformistes.

Ce fut dans le Parlement convoqué par le Roi en 1661. que fut faite une démarche si odieuse & si précipitée. La Cour ne tarda pas à s'appercevoir, que le Chancelier Clarendon avoit sacrifié à l'amour de ses opinions, la grandeur & les intérêts de son Maître. Dans le systême qu'avoit formé le Monarque de se rendre absolu, il devoit s'étudier à gagner les coeurs: & on venoit d'aliéner la moitié de la Nation, sans l'espérance d'aucun avantage. Pour calmer les Presbytériens,

que leur caractere ou leur nombre rendoit redoutables, & favoriser les Catholiques, dont les maximes étoient favorables au pouvoir arbitraire, on médita de rétablir la liberté de conscience. Clifford, Arlington, Shaftsbury, Lauderdale, Buckingham, dont les quatre premiers étoient Ministres, & le dernier Favori du Roi, furent les auteurs de cette entreprise. On les chargea d'en préparer le succès.

Clifford étoit droit, violent, opiniâtre; il paroissoit indifférent, & je crois qu'il l'étoit, pour sa fortune, pour son repos, pour sa gloire. Trois objets l'occuperent tout entier : l'élévation du Roi, la ruine de l'Eglise Anglicane, la propagation de la Religion Romaine. S'il eût eu une vertu moins austere,

ou des principes plus relâchés, il auroit pû servir utilement sa Patrie.

Arlington réparoit la médiocrité de son génie, la lenteur de ses opérations, les bornes étroites de ses vûes, par un jugement exquis, une forte application, une grande connoissance des affaires étrangeres qu'il devoit à son expérience: comme on n'étoit pas en garde contre lui, il étoit rare qu'il échoüât dans ses entreprises.

Lauderdale joüa presque toute sa vie un rôle emprunté. Il étoit Républiquain, & il travailla à établir la Monarchie pure; Presbytérien, & il appuya le Catholicisme; violent, & il employa toutes les souplesses de l'intrigue. Il eut l'esprit faux, la mémoire prodigieuse, plus de savoir qu'on ne lui en auroit

passé ailleurs qu'en Angleterre. On ne le ramena jamais de ses erreurs, mais il en revenoit le plus souvent de lui-même, pourvû qu'il n'en fût pas averti : deux sortes d'ennemis s'opiniâtrerent à sa perte ; il se débarrassa toûjours heureusement des siens ; & si ses avis eussent été suivis, il auroit eu le même succès contre ceux du Monarque.

Buckingham avoit l'air noble ; l'esprit agréable, le talent de tourner tout en ridicule. Il ne connut la Religion que pour la combattre ; la vertu que pour la mépriser, l'amitié que pour la trahir. Il commença par corrompre le Roi son Maître, continua par en médire sans ménagement, & finit enfin par en être haï. Il inspira successivement toutes les passions : l'admira-

tion par ses belles qualités, l'envie par sa faveur, le mépris par ses moeurs, la haine par ses malices, la compassion par ses malheurs. Il se borna à être l'homme le plus frivole de sa Nation, quoiqu'il fût né pour en être le plus grand & le plus utile. Le portrait de Shaftsbury trouvera un peu plus bas sa place.

Les cinq Seigneurs regarderent l'affaire de la tolérance comme essentielle, puisque c'étoit la base sur laquelle devoit porter l'édifice du Gouvernement arbitraire qu'on vouloit élever : mais ils ne s'attendoient pas à la voir réussir sans de grandes difficultés. Pour les prévenir ou les surmonter, ils formerent entr'eux une union indissoluble ; le Roi s'appuya de l'alliance de la France ; & la guerre contre la Hollande

lande fut résolue, afin d'avoir un prétexte de tenir une armée sur pié. Après qu'on eut pris des arrangemens si sages, Charles ne tarda pas à faire publier la liberté de conscience, & à suspendre l'exécution des lois pénales établies contre tous les non-Conformistes.

Il y a apparence que le chagrin que ce coup de vigueur causa aux Anglicans, auroit été l'unique suite fâcheuse de cette affaire, si les fonds sur lesquels on comptoit pour soûtenir le poids de la guerre, n'eussent tous manqué à la fois. Dans cet embarras, le Roi se vit réduit à convoquer son Parlement; & le Parlement qui sentit le besoin qu'on avoit de lui, déclara qu'il n'accorderoit des subsides, qu'à condition que la liber-

té de conscience seroit révoquée.

Charles se trouva dans une de ces situations absolument mauvaises, où l'on ne peut prendre qu'un mauvais parti : il lui paroissoit humiliant de ruiner son ouvrage, & dangereux de le maintenir. D'un côté il voyoit sa gloire en péril ; & de l'autre sa sûreté. Il lui falloit renoncer à ses projets, ou aux secours nécessaires pour les appuyer. Les hommes d'Etat, ce qui n'arrive pas toûjours, étoient pour le parti honorable ; & les femmes, ce qui est rare, se déclarerent pour le parti honteux. Les uns faisoient craindre au Monarque que le Parlement enhardi par ses premiers succès, ne portât trop loin ses vûes ambitieuses ; les autres l'assûroient que cette condescendance lui attache-

roit pour toûjours ce grand Corps. Les Royaliſtes déclarés vouloient qu'il fît appuyer ſes prétenſions par l'armée qui étoit ſous les murs de Londres; les Républiquains ſecrets ne parloient qu'avec horreur d'un expédient qui alloit bouleverſer le Royaume.

Le Roi balança; & quand on balance, on eſt déja déterminé pour le mauvais parti. Comme l'inſtant préſent étoit toûjours celui qui influoit le plus ſur les réſolutions de ce Prince voluptueux, il ſacrifia aſſez aiſément un avenir qui lui paroiſſoit incertain, & qui étoit peut-être éloigné, aux offres de ſon Parlement, aux caprices de ſes Maîtreſſes, à ſon goût particulier: on proſcrivit de nouveau les non-Conformiſtes; & les Miniſtres qui

avoient conduit le grand, le précieux ouvrage de la tolérance, se virent en péril. Ils savoient que le Prince n'étoit pas assez exact en matiere de probité, pour soûtenir les auteurs après avoir abandonné l'ouvrage. Ils craignirent d'être livrés aux ressentimens des deux Chambres par un Monarque timide, qui leur sacrifioit ses plus beaux projets. Shaftsbury le plus coupable, si c'est l'être que de servir son Souverain, étoit la victime dont les ennemis de la Royauté souhaitoient davantage le sacrifice. Il détourna le glaive en abandonnant les intérêts de la Cour, & devint le Chef des Parlementaires.

Cet homme si célebre dans l'Histoire Angloise, fut un de ces caracteres extraordinaires qu'on trou-

ve dans la Grande-Bretagne plus qu'ailleurs, & qui contribuent à la gloire ou à la honte de leur Nation, selon les idées qu'on s'est fait des choses. La nature lui avoit donné un esprit vaste; le travail lui procura des connoissances profondes; l'ambition le fit aspirer aux grandes intrigues; l'habileté l'y plaça; le bonheur l'y fit réussir. Il fut ami sincere, rival dangereux, ennemi implacable, voisin inquiet, maître généreux. Le talent de la parole commença sa réputation. Une éloquence forte, véhémente, plaisante même, mais à propos, lui avoit érigé une espece de Throne dans le Parlement; il y régnoit; inutilement on délibéroit, il ramenoit tout à lui par la conviction, par le sentiment ou par la

crainte du ridicule. De cet avantage, naissoit la facilité qu'il trouvoit à former des cabales & des factions. Une détermination forte à tout oser, justifioit l'air de confiance qu'il affectoit souverainement avec ses complices; il ne fit jamais de crime inutile: mais il hasarda toûjours sans remords tous ceux qu'il crut nécessaires à ses vengeances, à sa réputation, à ses intérêts. C'est peut-être le premier homme, qui sans inconstance ait changé cinq à six fois de parti: il comptoit avec complaisance les raisons de ses variations; & on ne pouvoit s'empêcher d'en admirer le tems, la maniere & les circonstances. Une connoissance parfaite des talens, de l'humeur, des vûes de tous ceux qui avoient quelque

part aux affaires de sa Nation, montroit à ses yeux l'avenir d'une maniere qui tenoit beaucoup plus de la certitude que de la conjecture. Ses lumieres n'étoient sûres qu'en politique ; il donnoit dans des erreurs capitales sur tout le reste. Il portoit l'Athéisme dans la Religion, la confusion du bien & du mal dans la Morale, le Pirrhonisme dans l'Histoire, l'Astrologie dans la Physique. Il seroit possible de tracer deux portraits de cet homme singulier, tous deux beaux, tous deux ressemblans, tous deux opposés.

Comme Shaftsbury étoit ouvertement tout ce qu'il étoit, le Roi ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit fait un ennemi dangereux ; & le peuple sentit qu'il avoit acquis un Protecteur intrépide. Le nou-

veau Cromwel moins rusé, mais plus hardi encore, plus décidé que l'ancien, chercha par des éclats de vengeance à se faire regretter d'un parti, & à se faire souhaiter par l'autre : il avoit voulu avilir le Parlement; il forma le dessein de détruire le Monarchie.

Ce projet paroissoit extravagant au premier coup d'œil. Les peuples venoient d'éprouver des horreurs, qui devoient naturellement les tenir en garde contre les inquiétudes des esprits Factieux. Une nouvelle révolution dans le Gouvernement, renouvelloit nécessairement les mêmes scenes. L'alternative ne pouvoit rouler qu'entre la vengeance d'un Ministre outragé, & l'ambition de mille Tyrans. Ce raisonnement eût été bon ailleurs qu'en

Angleterre, & auroit fait impreſſion ſur un autre homme que Shaftsbury.

Cet audacieux perſonnage vit d'abord qu'il pouvoit compter ſur les Wigs, ennemis de la Royauté par leur politique, & du Roi par leur Religion. La révocation de la liberté de conſcience venoit d'aigrir ce parti tout Presbytérien, & l'avoit diſpoſé à s'écarter de l'obéiſſance : mais depuis le rétabliſſement de la Monarchie, cette Faction étoit trop affoiblie pour pouvoir faire ſeule un changement dans l'Etat : Shaftsbury entreprit d'y faire concourir les Torys tout Royaliſtes, tout Anglicans qu'ils étoient ; & il eſpéra de renverſer le Throne par les mêmes mains qui venoient de le relever.

La réunion des deux partis étoit une espece de chimere qu'on avoit tentée mille fois inutilement. Elle étoit devenue encore plus difficile depuis l'affaire de la tolérance, où une partie de la Nation avoit été sacrifiée à l'autre. Cet évenement avoit augmenté les jalousies, & réveillé avec violence toutes les raisons qu'on croyoit avoir de se détester. Il falloit des ressorts inconnus & bien puissans pour rapprocher des cœurs si éloignés, & pour donner les mêmes idées à des esprits qui avoient des principes tout opposés. Shaftsbury en vint à bout; on va voir comment.

Toute l'Angleterre soupçonnoit depuis assez long-tems que son Roi cherchoit à rendre la Religion Romaine dominante, & à établir le

pouvoir arbitraire ; mais elle ne faisoit que le soupçonner. Le doute se changea en certitude, qnand on eut entendu Shaftsbury dans le Parlement. Cet infidele Ministre n'ignoroit aucun des secrets de son Maître, & il les dévoila tous. Il fit adroitement sentir les rapports nécessaires, que l'alliance avec la France, la guerre contre la Hollande, la liberté de conscience, avoient avec les deux objets que la Nation redoutoit le plus. Pour donner plus de poids à ses paroles, il s'avoüa coupable d'avoir favorisé ces projets, & parut disposé à expier ce qu'il avoit fait de trop pour le Souverain par les services qu'il rendroit aux peuples.

Les artifices de Shaftsbury firent plus d'effet qu'il n'en espéroit ; & il

en espéroit beaucoup. Tout accoûtumé qu'il étoit à entraîner la multitude, il n'avoit jamais eu de succès si complet. La liberté, les Lois, la Religion parurent dans le plus grand péril. Whigs & Torys, tout fut allarmé. On demanda d'une voix unanime, un remede à celui qui avoit découvert le mal.

Shaftsbury qui connoissoit mieux les hommes qu'ils ne se connoissent eux-mêmes, apperçut dans ces clameurs plus de cette vivacité qui se plaint, que de cette fureur qui détermine aux grands crimes. Il ne méprisa pas assez les Anglois pour se faire voir tout entier à eux. Un Roi, dont on n'étoit que mécontent, ne lui parut pas une victime encore prête; il crut devoir se borner cette fois à la perte du Duc

d'Yorck qui étoit détesté. Il espéra que le Monarque appuieroit le Prince son frere contre la Nation; que les cœurs s'aigriroient par ces divisions; qu'avec un peu d'adresse, on rendroit le peuple & la Cour irréconciliables; & que le Parlement se porteroit peut-être un jour de lui-même, à ce qu'il eût été dangereux de lui proposer trop-tôt. Comme il étoit indifférent pour le Shaftsbury que le Duc d'Yorck vécût, & qu'il lui importoit seulement qu'il ne régnât point, il ne pensa pas à demander le sang du Prince; il travailla seulement à le faire exclurre de la Couronne. Un évenement tout-à-fait bisarre lui en facilita les moyens.

Titus Oatés le plus méchant des hommes selon les uns, le plus fou

ſelon les autres, & ſelon moi tous les deux enſemble, forgea la calomnie la plus affreuſe & la plus mal concertée qui ſoit jamais tombée dans l'eſprit humain. Il attribua aux Catholiques le plan d'une conſpiration, dont le but étoit de faire périr le Roi, de renverſer le Gouvernement, d'élever la Religion Romaine ſur les débris de toutes les autres, & de la cimenter par le ſang de leurs Sectateurs. Le Général des Jéſuites étoit le chef de l'entrepriſe. Le Pape, le Roi de France, celui d'Eſpagne, la Reine d'Angleterre; le Duc d'Yorck ſurtout, l'appuyoient. On avoit ramaſſé de ſi grands thréſors, donné de ſi bons ordres, levé de ſi nombreuſes armées, trouvé des Généraux ſi expérimentés, choiſi des

Miniſtres ſi habiles, que deux heures devoient ſuffire pour achever la révolution.

La poſtérité aura peine à croire, qu'une des Nations les plus éclairées & les plus vertueuſes qui ſoient au monde, ait été aſſez aveugle pour croire cette rêverie, ou aſſez injuſte pour verſer du ſang ſans y ajoûter foi. Malgré les contradictions ſans nombre qui devoient faire mépriſer l'accuſation, & punir le délateur, les Catholiques furent traités avec autant de ſévérité, que s'il n'y avoit eu rien à dire pour leur innocence : ils furent dépouillés, empriſonnés, exilés, mis à mort. Ces barbaries ſe multiplioient chaque jour, lorſque Shaftsbury offrit au Parlement le dénoüement d'une Tragédie qui duroit depuis

trop long-tems : il proposa, pour accabler d'un seul coup les Catholiques, de déclarer le Duc d'Yorck incapable de jamais monter sur le Throne Anglois. L'acte d'exclusion fut dressé & accepté sur le champ par les Communes, & ensuite envoyé à la Chambre Haute, où les intrigues & les promesses du Monarque parvinrent enfin à le faire rejetter. Shaftsbury n'abandonna pas pour cela son projet ; il renouvella plus d'une fois ses poursuites : mais il trouva toûjours quelques Royalistes de trop parmi les Seigneurs. Le tems & la mort de ce Factieux calmerent peu-à-peu les esprits. Le sceptre passa des mains de Charles dans celles du Duc d'Yorck avec une tranquillité, qui ne rappelloit pas ce qui avoit précédé ;

cédé, & qui n'annonçoit pas ce qui alloit ſuivre.

Jacques II. porta ſur le Throne des talens bornés, quelques vertus inutiles, beaucoup de défauts eſſentiels. Les éloges, dont le ſage Turenne honora ſes premiers exploits, lui firent d'abord une réputation de valeur qui ſe ſoûtint mal. Le travail lui donna ſur la marine les lumieres d'un Subalterne; il manqua de génie pour acquérir celles d'un Amiral & d'un Souverain. Son application, toute forte, toute ſuivie qu'elle étoit, ne remplaçoit pas la pénétration que la Nature lui avoit refuſé pour les affaires: On diſoit des deux freres que *Charles pourroit tout voir s'il le vouloit; & Jacques voudroit tout voir s'il le pouvoit.* Ses amis, car quoique Roi il

en avoit, & il méritoit d'en avoir, eurent à se loüer de sa constance; ses Ministres de sa fermeté; ses Courtisans de sa franchise; ses serviteurs de sa générosité; ses thrésoriers de son exactitude; ses alliés de sa fidélité; ses enfans de sa tendresse. Malheureusement ses Sujets n'eurent pas tort d'être mécontens de son administration. Né ambitieux, il se trouva gêné par les lois, & visa au despotisme: Fier, il dédaigna de déguiser ses prétensions, & laissa trop éclater ses vûes: violent, il méprisa les voies de l'insinuation, & voulut arriver à son but par la force: opiniâtre, il ne démordit jamais de ses entreprises, & il aimoit mieux tout perdre que de reculer: vindicatif, il ne pardonna, ne dissimula jamais d'injure, &

pour n'avoir pas sû oublier à propos des fautes, il poussoit ses ennemis aux plus grands crimes.

Un Prince de ce caractere auroit eu besoin de gens sages, capables de prévenir ses fautes par leurs lumieres, & de réparer ses emportemens par leur modération; malheureusement il n'écoutoit que des Ministres infideles ou incapables : une Reine, qui quoique Italienne étoit plus emportée que politique : un Confesseur (*le P. Peters*) qui avoit toute l'ambition qu'on reproche injustement à sa Compagnie, sans en avoir l'habileté, il pouvoit tout au plus faire des Proselytes, & on lui laissoit gouverner l'Etat. Ce fut peut-être un malheur, que les Maîtresses de ce Prince ne se mêlassent pas du Gouvernement. Jac-

ques n'auroit pas été le premier Monarque qu'elles auroient rendu grand. Il y a apparence que leur esprit ressembloit à leur figure toûjours si laide, que Charles II. disoit, *qu'il sembloit que son frere reçût ses Maîtresses de la main de ses Confesseurs qui les lui donnoient pour pénitence.*

Le portrait que je viens de tracer n'annonce pas un regne paisible, heureux & brillant. Le Duc de Monmouth fils naturel de Charles II. & le Comte d'Argyle le plus grand Seigneur d'Ecosse, en troublerent les premiers jours. La trahison avoit banni ces deux méchans hommes de leur Patrie du vivant du feu Roi; le crime les avoit unis en Hollande; la révolte les conduisit l'un en Angleterre,

l'autre en Ecoffe ; le défefpoir les y fit arriver mal accompagnés ; l'incapacité les y fit fit battre ; la Juftice les immola fur un échaffaut.

Deux victoires les plus décifives qu'on pût fouhaiter, donnerent aux armes de Jacques un éclat & une autorité qui lui firent précipiter fes deffeins. Le Prince avoit le bonheur d'être Catholique, & l'ambition de communiquer fon bonheur à tous fes Sujets. Il porta dans l'éxécution de cette entreprife le zele qui rend un Miffionnaire célebre, & non pas celui qui rend un grand Roi illuftre. Ses démarches fe fuivirent avec une précipitation, qui fit plus de tort à fa prudence que d'honneur à fa Religion. Il fit d'abord décider par les douze Juges d'Angleterre, plus efclaves, dit

on, de la faveur que de la justice ; que le Souverain avoit droit de dispenser des Lois Pénales portées par le Parlement. Ce premier avantage en préparoit, & en amena un plus important. Le Prince révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjuroit la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie : cette Loi qui excluoit des Charges & du Parlement tous ceux qui refusoient de s'y soûmettre, avoit été portée contre les Catholiques sous le regne de Charles II. On prévit dès-lors ce qui arriva, que les deux Chambres ; que les Armées de terre, que les Flotes, que les Dignités alloient être remplies par des Sujets de la Religion du Monarque. Enfin Jacques accorda la liberté de conscience à tous ses Sujets, afin

que tous les Catholiques en pussent joüir sans jalousie. La Nation acheva de s'aigrir par le spectacle inutile & déplacé d'un Nonce qui fit son entrée publique à Londres, & par le mépris qu'un Pontife opiniâtre & prévenu (*Innocent* XI.) affectoit à Rome pour l'Ambassadeur du Roi d'Angleterre.

Cette suite d'imprudences de la part d'un Roi, qui n'étoit ni assez aimé pour se les faire pardonner, ni assez craint pour les faire dissimuler, ni assez habile pour les réparer, anima contre lui quatre sortes d'ennemis tous dangereux, quoique par des principes différens. Les Factieux, héritiers des projets & des fureurs de Shaftsbury, ennemis comme lui de l'ordre, de la subordination, du diadème. Les Fa-

natiques, qui ne voyoient de chemin pour aller au Ciel, que celui que Henri VIII. & Elisabeth leur avoient tracé, & qui avoient pour le culte Romain une aversion qu'on n'a jamais vûe que dans ceux qui le connoissent mal, ou qui ne le connoissent point. Les Citoyens, qui accoûtumés à vivre sous l'empire des Lois, craignoient de vivre sous celui du Prince ; ils étoient assez bons Anglois, mais ils étoient mauvais Royalistes. Les Mécontens, qui s'étoient vûs réduits à céder leurs places aux Catholiques, & qui cherchoient dans la révolte une sûreté, que la partialité de Jacques les avoit empêchés de trouver dans la soûmission.

Il paroît que les ressorts les plus déliés ne l'auroient pas dû être

trop, pour faire mouvoir à propos & ſans confuſion une machine ſi compoſée. On peut cependant douter, ſi les Chefs qui réuniſſoient ces Partis, avoient des talens ſupérieurs.

L'Amiral Herbert aimoit préciſément tout ce qui ne lui alloit pas; le plaiſir, & il étoit ſombre; les affaires, & il étoit négligent; la ſociété, & il étoit féroce; la guerre, & il n'avoit point de vûes : Il ſe croyoit le premier homme de ſa Nation, & la Cour le perdit, pour n'en avoir pas jugé ſi favorablement. Mylord Mordant étoit brave, impétueux, éloquent, généreux & ſingulier : il penſoit vîte, jugeoit de travers, ne ſavoit rien taire. Ruſſel étoit une ame d'une forte trempe. Ses ennemis convenoient

que nul péril n'étonnoit ſon courage, que nul malheur n'ébranloit ſa fermeté, que nul contre-tems n'épuiſoit ſes reſſources : On ne jugeoit pas ſi favorablement de ſa probité. Mylord Shrewsbury étoit regardé comme un homme d'honneur & un honnête homme, quoiqu'il eût paſſé ſa vie à changer de Religion, & à chercher la véritable : tout ſavant qu'il étoit, il ſe croyoit obligé à être auſſi uni, auſſi doux, auſſi politique que les autres hommes. Sidney avoit le cœur trop ſenſible, l'eſprit trop léger, les manieres peut-être trop careſſantes : ſa pareſſe lui faiſoit précipiter les affaires que les autres précipitent par imprudence ; un ſuccès qu'il falloit attendre n'étoit pas un ſuccès pour lui.

Tels furent les Seigneurs Anglois qui oserent lever les premiers l'étendart de la rébellion. Quelque grand que fût le nombre de leurs Partisans, l'Angleterre ne leur parut pas un théatre assez sûr pour y faire éclater d'abord leur vengeance ; ils porterent leurs mécontentemens chez les Hollandois, & en confierent le secret au Prince d'Orange.

Depuis long-tems l'ambitieux Stathouder aspiroit au Thone de la Grande-Bretagne ; Shaftsbury lui avoit fait naître cette idée, ou du moins l'y avoit affermi. On ne se livra pourtant à ces espérances qu'à proportion du jour qu'on vit à y réussir. Le crime n'arrêtoit pas Guillaume, il étoit retenu par l'incertitude de l'évenement. Il voyoit de

la possibilité dans cette entreprise : mais il étoit d'un caractere à ne s'y livrer que lorsqu'il l'auroit rendu infaillible. Les liens, qui l'unissoient au Monarque Anglois, ne devoient être rompus qu'avec des précautions infinies. Le succès, il est vrai, pouvoit diminuer l'horreur de cet attentat : mais il falloit ou réussir, ou s'attendre à être la fable de l'Europe & l'exécration du genre humain. Les préparatifs pour amener cette usurpation au point de maturité où on la souhaitoit, se faisoient avec toute la vivacité, tout le secret, tout l'ordre possibles. Peu de gens, tous long-tems éprouvés, étoient employés. Les mouvemens qui agitoient les Etats destinés à l'invasion, étoient doublement tournés au profit du Prince ; sous

main il les appuyoit, & d'un autre côté il offroit ses soins & son bras au Roi son beau-pere. Insensiblement l'orage qui se formoit contre Jacques se trouva grossi. Le nombre des mécontens fut bientôt plus grand que celui des Sujets fideles. Guillaume se vit comme assûré de l'Angleterre, il travailla à s'assûrer des Etats voisins.

La France étoit la seule puissance de l'Europe qui prît un intérêt bien vif à Jacques II. La révocation de l'Edit de Nantes, où la Religion ne gagna rien, & où l'Etat perdit beaucoup, avoit extrèmement affoibli cette Monarchie ; cependant il lui restoit encore assez de forces pour appuyer ses Alliés, & pour donner de la jalousie à tous ses voisins. Cette grandeur, dont

l'éclat auroit dû être tempéré par la politique des Ministres, fut exagérée par la flatterie des Courtisans. Il ne se faisoit, il ne se disoit rien à la Cour de Loüis XIV. que d'humiliant pour les autres Cours. Le Prince d'Orange, l'esprit le plus propre à l'intrigue qu'il y ait eu dans le dernier siecle, n'eut pas besoin de tout son talent, pour former dans ces circonstances une Ligue qui occupât les forces de la France, tandis qu'il exécuteroit ses projets contre l'Angleterre. Il ne falloit qu'un centre pour réunir tant de haines & de jalousies ; il le devint, & il étoit propre à l'être.

Cette Ligue célebre fut composée de l'Empereur Leopold, qui n'eut de passions, de vertus & de talens, que ceux de son Conseil :

Il ne mérita ni la gloire des évenemens heureux, ni la honte des injustices criantes qui se firent durant son regne. Des Princes d'Allemagne, qui sous le titre imposant de Souverains, n'étoient que les premiers Sujets de la Cour de Vienne. Du Roi d'Espagne Charles II. qui eut besoin de faire un Testament pour devenir célebre. D'Amedée Duc de Savoye, dont les variations éclairées & savantes supposoient plus de politique que de probité. Des Provinces-Unies, qui ne pouvoient être tranquilles, tandis que leur Idole étoit en mouvement. Innocent XI. en y entrant indirectement précipita les Stuards du Throne. Comme Catholique, j'épargne la mémoire d'un Pontife, que comme François & comme Histo-

rien je devrois peindre des couleurs les plus odieuſes.

La Cour de France trembla dans cette occaſion : mais elle ne trembla que pour le Roi d'Angleterre. Elle fit paſſer à Londres le détail des projets du Prince d'Orange, & offrit des ſecours ſuffiſans pour les renverſer. Jacques ne voyoit pas loin ; & Sunderland ne voyoit qu'avec des yeux infideles. Ce perfide & adroit Miniſtre lui fit regarder comme chimérique le péril qu'on lui faiſoit craindre ; ce Prince étoit à peine déſabuſé, lorſque ſon ennemi parut ſur les côtes. Guillaume ne trouva pas dans les peuples les diſpoſitions dont on l'avoit flaté, & qu'il y ſouhaitoit. Peu d'Anglois le joignirent à ſon arrivée, & il pouvoit être aiſément accablé.

accablé. Il passa au moins pour incontestable que le Roi, qui étoit à la tête d'une belle armée, pouvoit lui faire partager le péril.

Jacques, qui avoit manqué d'intelligence pour découvrir la conspiration, & d'activité pour la prévenir, manqua de fermeté pour la surmonter. Il délibéra lorsqu'il falloit combattre; il pensa à regagner le cœur de ses Sujets, lorsqu'il falloit les empêcher de se révolter; il voulut s'assûrer de la fidélité de ses troupes, lorsqu'il falloit faire usage de leur valeur. Un air assûré auroit retenu dans le devoir ceux qui avoient le plus de penchant à la rébellion, au lieu qu'un abbattement excessif ébranla les plus fideles. La contenance fiere & intrépide de Guillaume acheva ce que la foi-

blesse de Jacques avoit avancé. On aima mieux le Prince qui se faisoit craindre, que le Prince qui le craignoit. Les drapeaux de l'un furent méprisés ; on se rangea en foule sous les étendarts de l'autre. Le Roi se livra au désespoir, non à celui qu'inspire le courage, mais à celui qui est produit par la lâcheté, & qui l'augmente encore. Il abandonna sans tirer l'épée un Empire, dans lequel il auroit dû régner ou périr ; il chercha un asyle chez la Nation généreuse, qui jouït de la brillante prérogative d'en accorder à tous les Souverains malheureux : mais il éprouva qu'il lui auroit été plus facile de conserver ses Etats avec ce qu'il avoit de troupes, que de les recouvrer même avec les forces du plus Grand Roi.

Tandis que Jacques alloit chercher en France un abri contre l'orage ; on prenoit des mesures pour l'empêcher de rentrer jamais en Angleterre. Les Pairs du Royaume qui se trouvérent à Londres, s'assemblerent avec les Magistrats de cette Capitale, pour pourvoir au Gouvernement. Guillaume fut prié de s'en charger ; & il le fit jusqu'à ce qu'une assemblée qu'il indiqua, composée des deux Chambres, eût tout réglé. Elle fut appellée *Convention*, parce qu'il n'y a que le Roi qui puisse convoquer un Parlement. On ne fut pas plutôt assemblé, qu'on agita l'odieuse & dangereuse question, s'il y a un Traité original entre le Roi & le Peuple, si Jacques l'avoit rompu par son administration despotique ;

& si ses Sujets n'étoient pas déliés du serment de fidélité. Les Communes, qu'on avoit eu soin de composer des esprits les plus Républicains & les plus Factieux, se rangerent unanimement à l'affirmative sur ces trois points, la Chambre-Haute balança long-tems: mais enfin elle se rendit, & le Throne fut déclaré vacant.

Plus on y pense, moins on trouve de sagesse & d'équité dans une résolution si violente. En effet, quand il seroit vrai que les Souverains sont l'ouvrage du peuple, en pourroient-ils pour cela devenir la victime? La multitude ayant éprouvé les horreurs de l'anarchie, en a cherché la fin dans le sacrifice de sa liberté; ne seroit-elle pas en contradiction avec elle-même, si

elle se croyoit en droit de la recouvrer ? Dès qu'on suppose que la puissance suprème a été cédée au Monarque, il est évident que la Nation a perdu ses droits. On ne nie pas qu'il ne puisse arriver que le Roi abuse de son pouvoir contre ses Sujets : mais ce malheur est beaucoup moins à craindre que la confusion, qu'entraîne le parti contraire. Le remede feroit toûjours infiniment plus dangereux que le mal. L'anarchie est mille fois plus funeste que le despotisme.

Ce que je dis me paroît si évident, que je n'ai jamais pû croire que des hommes, qui ne sont pas sans lumieres, & qui se disent Philosophes, n'aient pas apperçû la folie qu'il y a à soûmettre la conduite des Rois aux caprices de la

multitude. Des Ministres nourris dans les détours de la politique, ont bien de la peine à suivre le fil des affaires publiques; & on veut que des Citoyens obscurs, sans lumiere & sans expérience, puissent connoître des intrigues du cabinet, des évenemens d'où dépendent la gloire & le salut de l'Etat. Le Souverain, qui pour pouvoir réussir dans ses projets a dû les tenir secrets, sera condamné par des Sujets remuans, auxquels il n'a pas dû faire connoître les motifs qui le faisoient agir. Qu'un Roi échoue dans une entreprise sage, nécessaire, bien concertée & bien conduite, le peuple qui juge toûjours sur les apparences & par les évenemens, le croira indigne du Throne, & l'en précipitera.

C'eſt un inconvénient, il eſt vrai, que les lois ſoient impunément violées par le Prince deſtiné à les protéger. Mais ſi chaque particulier a le droit d'en prendre la défenſe contre l'autorité Souveraine, le Gouvernement ſe trouvera ſans point fixe, & la politique ſans principes ; les révoltes ſeront légitimes, & les révolutions continuelles. Toutes les fois qu'une partie du peuple s'imaginera que l'Etat n'eſt pas conduit avec autant de ſageſſe & de bonheur qu'il le peut être, elle ſe croira en droit de prendre les armes pour réformer ce qui lui paroîtra mal. Les eſprits hardis & factieux trouveront chaque jour de nouveaux prétextes, pour exciter ou pour fomenter des troubles, qui leur donneront du crédit, tout

au moins de la célébrité. Le monde entier sera un cahos horrible, qu'il sera impossible de débrouiller. Les sociétés se trouveront sans subordination, les Empires sans regle, les Rois sans autorité.

Ces réflexions sont trop sensibles, pour avoir échappé à tous les membres de la Convention. Comment se peut-il donc faire, que personne n'ait eu le courage de les proposer, quoiqu'il y eût bien des Royalistes dans cette assemblée ? C'est une énigme que les admirateurs de la liberté & de la générosité Angloise ne devineront pas sans peine. Après tout, la dégradation de Jacques II. faisoit naître plus de difficultés, qu'elle n'en terminoit. On se trouva engagé dans un labyrinthe tortueux & difficile, tou-

chant l'établiſſement d'une nouvelle forme de Gouvernement.

Les Anglicans rigides opinoient avec chaleur pour le rappel du Monarque errant. Ils conſentoient pourtant à la diminution de l'autorité Royale: mais l'air chagrin avec lequel ils faiſoient cette injuſtice, annonçoit qu'ils la laiſſeroient durer le moins qu'ils pourroient. Les défenſeurs de ce ſentiment ſe trouvant trop foibles pour prévaloir, ſe joignirent à d'autres qui méditoient de mettre la Couronne ſur la tête du Prince de Galles.

De tous les partis injuſtes qu'on pouvoit prendre, c'étoit viſiblement le moins mauvais. Le jeune Prince avoit un droit évident au Throne, dès qu'une fois on le ſuppoſoit vacant. Le droit héréditaire

a toûjours passé pour une loi fondamentale de la Monarchie Angloise ; & cet usage a été si fort respecté dans tous les tems, qu'il n'a jamais éprouvé de contradiction. Il est vrai que la succession à la Couronne y a fait verser des torrens de sang : mais les guerres ne partageoient pas les Rois & les peuples. Des Princes du Sang Royal s'arrachoient le Sceptre, parce que chaque Contendant prétendoit être l'héritier légitime du dernier Roi. Les Chefs de la Faction qui poursuivoient avec fureur l'infortuné Jacques, avoient prévû cet obstacle, & avoient pris de fort loin des mesures pour le lever. Ils avoient répandu dans le public la supposition du Prince de Galles. La calomnie toute audacieuse qu'elle est, ne

put parvenir à donner la moindre vraissemblance à cette imposture; cependant on se servit du ridicule doute qu'on affectoit, pour agir à l'égard du légitime héritier du Throne, comme s'il n'existoit pas.

Cette résolution venoit de mettre les esprits en mouvement, lorsqu'ils furent calmés tout-à-coup, par une proposition qui fut faite à l'Assemblée, d'établir une Régence. Cette ouverture fut reçûe avec des transports. Presque tous les Pairs, & beaucoup des Députés des Communes, trouvoient que cet arrangement mettoit à couvert les droits du Diadème, & l'honneur de la Nation. C'étoit seulement une injustice personnelle à l'égard du Prince qu'on déclaroit par-là in-

capable de gouverner. Guillaume vit l'inſtant où ce parti alloit prévaloir. Alors il leva le maſque, & déclara aux Factieux que ſi on ne lui donnoit des marques de reconnoiſſance qui puſſent lui convenir, il repaſſeroit la mer, & les abandonneroit à la vengeance du Roi qu'ils avoient déthroné.

Cette déclaration inſpira de l'audace aux ennemis ſecrets de la Royauté. Héritiers des fureurs de Cromwel & de Shaftsbury, ils n'avoient jamais perdu de vûe le plan d'une République. Le tems d'en jetter les fondemens leur parut arrivé. Ils propoſerent de rendre le Throne électif, pour trouver dans la ſuite plus de facilité à l'abbatre. Le Prince d'Orange qui voyoit trois têtes ſur leſquelles la Couron-

ne auroit dû paſſer avant que de venir orner légitimement la ſienne, appuyoit ſecretement cette opinion de tout ſon crédit. Cependant elle n'eut que peu de Partiſans ; & l'indignation publique fut ſi marquée, qu'il fallut recourir à un autre expédient. On en chercha un enfin, qui fixa des irréſolutions qu'on déſeſpéroit preſque de voir finir.

Le Prince & la Princeſſe d'Orange furent conjointement placés ſur le Throne en qualité de Roi & de Reine : mais on laiſſa indécis ſi le Prince y étoit appellé par voie d'élection, ou s'il y parvenoit ſimplement du chef de ſa femme. On ajoûta que ſi Guillaume ſurvivoit à Marie, il continueroit à régner au préjudice d'Anne ſeconde fille de

Jacques ; & qu'en cas que cette Princesse vînt à mourir sans laisser d'enfans, la Couronne retourneroit à ceux du Prince ; s'il en avoit d'un second lit. Après cela la convention fut changée en Parlement par le nouveau Monarque ; & tout ce qui avoit été fait, y fut confirmé solemnellement. Dans la suite, le Parlement poussa plus loin son usurpation. Il enveloppa dans les malheurs des Stuarts, tous les Princes Catholiques qui pouvoient avoir des droits au Diadème. La Religion fit sacrifier la Maison de Savoye à celle de Hanovre, qui étoit plus éloignée du Throne ; & la Couronne de la Grande-Bretagne fut irrévocablement fixée sur la tête des Protestans. Guillaume survécut peu à cet arrangement. La mort

termina ſes jours, lorſqu'il faiſoit ſes préparatifs pour arracher à la Maiſon de Bourbon, la ſucceſſion de la Monarchie Eſpagnole.

Je ne craindrai point d'avancer que la flaterie plus que la vérité, a tracé tous les portraits qu'on nous a donnés juſqu'ici de ce Prince célebre. Ses ennemis mêmes ſe sont laiſſés entraîner par le torrent, & ont copié ſans diſcernement ce qui avoit été haſardé par ſes penſionnaires. Il fut la preuve que le bonheur ſe mêle des réputations comme des fortunes, & qu'un Roi médiocre peut joüir de la plus brillante réputation dans l'Hiſtoire. Juſtifions cette eſpece de paradoxe, par des traits empruntés de ſes propres Panégyriſtes. Sa phiſionomie prévenoit en ſa faveur, mais ſes ma-

nieres le trahiſſoient ; il les avoit fieres, auſteres, rebutantes, mêlées malgré cela d'un air de fineſſe toûjours mauvais, quoique la fineſſe même ſoit ſouvent utile. Il parloit peu & déſagréablement ; c'étoit le réſultat de ſon éducation, de ſon indolence, de ſa fierté. La diſſimulation, à laquelle on l'avoit accoûtumé dans ſa jeuneſſe, lui fut quelquefois auſſi funeſte qu'avantageuſe : ſi les Hollandois l'honorerent du nom de ſageſſe, les Anglois la déteſterent comme défiance. Il eut plus de pénétration pour connoître les hommes, que de talent pour les gagner ; l'inflexibilité de ſon caractere ne lui permettoit pas de ſe plier à leurs goûts, à leurs vûes, à leur génie. On ne peut pas avoir moins d'invention, ni plus de diſcernement

cernement qu'il en avoit; il imaginoit mal, mais il jugeoit bien. Son esprit n'avoit pas assez d'étendue pour embrasser plusieurs objets; & il ne parvint à connoître les différentes Cours de l'Europe, qu'en ignorant l'intérieur des Etats qu'il étoit chargé de conduire ou de gouverner. Le grand art des Souverains, l'art de former les hommes lui fut tout-à-fait inconnu; les talens sous son regne ne donnoient nul droit aux honneurs, ils étoient décernés par l'humeur & par le caprice; ce Prince cherchoit moins des Ministres habiles que des Courtisans soûmis. Il porta la prévention pour ou contre aussi loin qu'elle pouvoit aller, & une premiere impression ne fut jamais effacée, il aimoit ou il haïssoit, il estimoit ou

il méprisoit sans retour. La guerre ne fut pas son côté brillant. Il ne forma presque point de siége qu'il ne levât, ne donna point de bataille qu'il ne perdît, ne se mesura avec aucun Général sans en être battu : c'est avoir fini son éloge militaire, que d'avoir dit qu'il fut brave ; encore l'étoit-il moins par Héroïsme que par Religion, il étoit Prédestinatien. Ses succès ne prouvent pas autant qu'on le prétend, l'étendue de son génie ; le hasard seul le fit Stathouder ; l'irrésolution de Jacques II. le plaça sur un Throne, où il se repentit plus d'une fois d'être monté. De l'aveu de tous les Anglois, il y montra une grande inapplication, beaucoup d'humeur, & très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tint

lieu de tous les talens ; elle le fit l'ame d'une puissante ligue, lui attacha tous les ennemis de Louis le Grand, & lui donna tous les réfugiés pour Panegyristes.



IX. ÉPOQUE.

Union des Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse sous le nom de Parlement de la Grande-Bretagne, par les soins de la Reine Anne en 1707.

GUILLAUME emporta dans le tombéau la consolation de croire qu'il regneroit même après sa mort; & que ses vûęs, celle de l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre en particulier, regleroient les démarches de la Cour de Londres. Ces deux Royaumes connus sous le titre de Grande-Bretagne, depuis que la Couronne d'Angleterre étoit passée sur la tête des Stuarts, n'étoient

pourtant réunis que de nom. Un même Roi, il est vrai, les gouvernoit : mais ils avoient des lois particulieres. La concurrence produisit bientôt son effet ordinaire. Le peuple le plus puissant travailla à étendre ses droits, & le plus foible à conserver les siens.

Jacques I. avoit imaginé d'éteindre par la réunion des deux Nations, des animosités, qui quoique très-anciennes, étoient aussi vives que si elles n'eussent fait que de naître. Les deux Parlemens entrerent d'abord avec vivacité dans ce plan. Quelques incidens qu'on n'avoit pas prévûs refroidirent un peu les esprits. Insensiblement le caractere incertain du Prince devint celui de tous ceux qu'on avoit choisis pour remuer les ressorts d'une négocia-

tion qui avoit des difficultés. On oublia cette grande affaire. Il fut arrêté pourtant que les actes d'hostilité cesseroient sur les frontieres ; que les Ecossois auroient droit de naturalité en Angleterre, & les Anglois en Ecosse ; que le commerce seroit libre entre les deux Royaumes. Ce dernier article déplut aux Anglois, & il ne passa point.

Les choses resterent dans cet état jusqu'à l'usurpation de Cromwel. Ce Tyran n'imagina pas de meilleur moyen pour affermir son autorité naissante, qu'un Traité de confédération entre l'Angleterre & l'Ecosse qui fut accepté. Il dura jusqu'à ce que les Ecossois, ayant par un retour de vertu pris les armes en faveur du fils dont ils avoient vendu le pere, furent défaits à Wor-

cester, & réduits ensuite à l'obéissance de l'usurpateur. Ce grand politique profita des droits & des priviléges des Conquérans, pour imposer son joug aux vaincus. Il incorpora l'Ecosse comme l'Irlande à la République qu'il avoit formée en Angleterre : les trois Royaumes furent gouvernés par un même Parlement.

Le rétablissement de la Monarchie rendit à chaque Nation ses anciens droits. L'autorité légitime ne crut pas pouvoir tenter avec bienséance de maintenir une union qui étoit l'ouvrage de l'usurpation. Charles II. entreprit dans la suite de renouveller cette forme de Gouvernement, pour pouvoir établir plus aisément le pouvoir arbitraire : mais il éprouva que ce qui avoit

été facile à Cromwel, lui étoit impossible. Il ne fut ni assez adroit pour aveugler les Ecossois, ni assez puissant pour les intimider. On sortoit des guerres civiles où les esprits s'étoient éclairés, & les coeurs affermis. Chacun dans ce tems de trouble s'étoit instruit des intérêts publics, & s'étoit accoûtumé à prodiguer son sang pour les soûtenir. Il étoit arrivé à l'Ecosse ce qui arrive à tous les Etats agités par des discordes domestiques; il s'y étoit formé un peuple de Citoyens, de Politiques & de Héros.

Cet amour, ce zele pour la Patrie, se trouverent refroidis au tems de l'invasion du Prince d'Orange. Les Ecossois ne parurent pas seulement disposés à souffrir l'union; ils s'abaissoient en quelque sorte à la

demander. De fâcheux contre-tems, des mesures mal prises, & je ne sai quel refroidissement de la part des Anglois, firent avorter ce projet. Le Roi Guillaume voulût renoüer quelques années après une affaire si importante, mais les circonstances n'étoient plus les mêmes. Les Ecossois irrités des mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs des Anglois à l'occasion de leur établissement de Darien, rejetterent fierement toutes les propositions qui leur furent faites. On travailla sans succès à les calmer. Le Prince vit enfin qu'il ne pouvoit plus rien pour ce grand ouvrage, que d'en faire sentir l'utilité à la Princesse de Danemark qui lui succédoit.

La nouvelle Reine auroit craint de trop hasarder, si elle avoit en-

trepris avec une autorité naissante une affaire, où des Rois affermis sur le Throne par un long regne, avoient échoüé. Elle crut devoir attendre que des succès éclatans & des services réels, lui eussent donné sur l'obéïssance ou sur l'amour de ses peuples, des droits que le Sceptre n'y donne pas toûjours. Les malheurs inoüis & presque incroyables de la France, préparérent cet évenement.

Cette Couronne, qui pendant plûs d'un demi-siecle avoit fait la destinée des Nations, se trouvoit dans un état d'humiliation qui sembloit annoncer sa ruine. Ses armées toûjours aguerries, toûjours triomphantes, toûjours invincibles, n'étoient plus que des corps monstrueux sans discipline, sans intelli-

gence. Ses Généraux dont le nom seul avoit inspiré la terreur & l'admiration, se voyoient le joüet de leurs ennemis & de leurs soldats. Ses frontieres, qui n'avoient, pour ainsi dire, jamais vû l'ennemi, étoient foulées, ravagées, conquises. Ses Ambassadeurs accoûtumés à parler en Souverains dans la plûpart des Cours de l'Europe, s'abaissoient aux plus humiliantes supplications; & on ne daignoit ni les voir ni les écouter. Ses flotes qui avoient enlevé l'empire de la mer aux industrieux & superbes Rois de cet élément, s'étoient comme fondues, & ne suffisoient pas même pour assûrer son commerce. Ses ressources qu'on avoit cru inépuisables, se trouvoient taries : ses finances étoient sans ordre, ses terres

ſans laboureurs, ſes manufactures ſans ouvriers ; le Royaume entier étoit livré à l'avidité du Partiſan, qui en achevoit la ruine. Le Miniſtere déconcerté par des malheurs ſans exemple, qu'il n'avoit pas eu l'habileté de prévoir, ou le bonheur de prévenir, faiſoit quelque choſe de plus funeſte, que de prendre un mauvais parti, il n'en prenoit point : dans l'impoſſibilité de remédier à tout, il ne remédioit à rien. Le regne de Loüis XIV. qui avoit commencé par des prodiges de grandeur & de gloire, finiſſoit par des prodiges d'abaiſſement & d'humiliation.

Quoique les revers qu'éprouvoit la France, fuſſent l'ouvrage de tous les peuples qui étoient entrés dans l'injuſte & odieux projet de dé-

throner Philippe V. Malborough avoit eu l'adreſſe de s'en approprier preſque toute la gloire.

Ce Général, le plus fameux qu'ait eu la Nation depuis pluſieurs ſiécles, avoit été introduit d'abord à la Cour par Mademoiſelle Churchill ſa ſœur maîtreſſe du Duc d'Yorck. Sa bonne mine le rendit agréable à la Ducheſſe de Clevelande, qui régnoit ſur le cœur & dans les conſeils de Charles II. Dans la ſuite, il eut l'adreſſe de devenir le Favori du Roi Jacques. Il trahit ce Prince infortuné, & occupa la même place auprès de l'uſurpateur. Guillaume témoin de ſa conduite durant la guerre d'Irlande, dit publiquement, qu'il n'avoit jamais vû perſonne qui eût moins d'expérience & plus de talent pour

commander une armée. Le Monarque lui ôta depuis ſa confiance, ſans lui ôter ſon eſtime; & en mourant, il conſeilla à la Princeſſe Anne de s'en ſervir comme d'un homme, *qui avoit la tête froide & le cœur chaud.*

Les Anglois ſe trompent ou cherchent à nous tromper, quand ils diſent que Malboroug a réuni la valeur de Condé, l'habileté de Turenne, le bonheur de Luxembourg. Sans l'égaler à Céſar comme font ſes Panégyriſtes; on peut dire au moins qu'il fut un grand homme. Sa valeur étoit tout-à-fait héroïque, & ſe faiſoit remarquer chez une Nation qui ne ſauroit être intimidée que par quelque choſe de plus affreux que la mort même. Ses ſoldats ne comptoient

jàmais l'ennemi ; forts ou foibles ; ils ne demandoient qu'à combattre : il leur avoit persuadé qu'il ne pouvoit être vaincu ; & cette persuasion le rendit en effet invincible. De deux guerres, l'offensive & la défensive, il ne sût que la premiere : tout occupé du soin d'attaquer, il ne le fut jamais de celui de se défendre ; s'il eût eu en tête un rival qui eût sû démêler son caractere, il auroit été souvent surpris & battu. Il hasarda des démarches qui le firent soupçonner de témérité ; ses succès firent son apologie. Quelques Généraux même de son tems eurent peut-être des lumieres plus étendues ; personne ne les eut plus sûres. Il cherchoit des conseils dans ses subalternes ; & s'il leur en attribuoit rarement la gloire, du moins

leur procuroit-il la consolation de les voir suivis quand ils étoient bons. Le coup d'œil, qui est la partie essentielle d'un Général, il l'avoit admirable : dès qu'il avoit regardé une armée, des retranchemens, une place, il en connoissoit le fort & le foible, la bonne ou la mauvaise disposition. Deux avantages considérables l'empêcherent de faire beaucoup de fautes ; il étoit le maître des opérations, & il connoissoit parfaitement le théatre où se faisoit la guerre. Il fut humain quoique conquérant ; & il montra un talent égal pour gagner les cœurs & pour prendre les Villes. Ses triomphes eurent encore moins d'éclat que d'utilité : assez d'autres Généraux ont sû vaincre ; je n'en connois point qui aient mieux profité

sité que lui de leurs victoires. Il servit également la grande alliance de ses conseils & de son épée ; on peut dire qu'il en étoit l'ame ; & le Prince Eugene plus grand homme que lui, fut forcé de se contenter du second rôle. Il sembloit qu'il fût reservé au seul Malborough d'humilier la France ; les malheurs de cette Couronne commencerent dès qu'il parut à la tête des armées, & finirent dès qu'on l'en eut retiré. Les loüanges, qu'il a forcé ses ennemis à lui prodiguer, ont fini son éloge. On parloit un jour de son avarice, & on en citoit des traits fort marqués, sur lesquels on appelloit au témoignage de Milord Bolingbrook, qui ayant été d'un parti contraire, pouvoit dire peut-être avec bienséance ce qu'il en sa-

voit : *C'étoit un si grand homme*, répondit-il, *que j'ai oublié ses vices.*

Les victoires de Malborough procurerent à la Reine Anne une autorité que n'avoient pas eu ses prédécesseurs. Les trois Nations, qui composoient la Monarchie Angloise, parurent déterminées à se livrer sans réserve aux vûes d'une Princesse, qui ajoûtoit tant d'éclat à la Couronne qu'elle portoit. Ces dispositions furent saisies avec vivacité, pour renoüer l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre. La proposition en fut faite dans l'yvresse des succès inespérés & incroyables de 1706. Les noms si chers aux Anglois de Barcelone, de Turin, de Ramillies, abrégerent les formalités. Le choix des Commissaires des deux Nations chargés de conduire

cette grande affaire, fut fait par la Reine avec beaucoup de bonheur & d'habileté.

Les Anglois qui étoient au nombre de trente, vouloient tous l'union; les uns, parce qu'ils ne pouvoient se dispenser d'appuyer les vûes de la Cour dont ils étoient pensionnaires; les autres, pour voir s'éteindre insensiblement les haines qui avoient si long-tems inondé de sang les deux Etats; un grand nombre dans l'espérance de réaliser la brillante chimere dont ils se flatoient, d'établir une République. Ils imaginoient que les Rois persécutés en Angleterre, ne trouveroient plus d'asyle chez les Ecossois unis aux Anglois par les liens communs d'un même intérêt. Le Comte de Godolphin, qui avoit le sens droit

& l'humeur toûjours égale, n'eut pas besoin de beaucoup d'adresse pour conduire ce parti.

Le Comte de Stairs, qui étoit à la tête de la Commission d'Ecosse, avoit un personnage bien plus difficile à soûtenir. Ce mauvais Citoyen, dont la politique étoit sûre & profonde, détermina la Reine à choisir pour Commissaires Ecossois, les Seigneurs de cette Nation les plus connus par leur opposition à l'union & à la Cour. Il partoit d'un principe singulier, mais sublime. Des Commissaires, disoit-il, agréables au ministere, sont odieux à la Nation, & n'entraîneroient jamais les suffrages de la multitude; au lieu que ceux qui sont connus par leur opposition à la Cour, & que le peuple regarde comme ses

protecteurs, peuvent être gagnés ; qu'ils le feront infailliblement, & qu'ils feront tomber le Parlement d'Ecosse dans leurs sentimens.

Ce que Mylord Stairs avoit prévû, arriva. Les Commissaires furent séduits par les moyens que tout le monde sait ou que tout le monde devine. Ce premier succès donnoit des espérances, mais au fond il ne finissoit rien. Il falloit que ce qui avoit été arrêté par le Comité fût approuvé dans les deux Parlemens ; & il n'étoit pas aisé d'obtenir cette démarche de celui d'Ecosse. Les Commissaires devenus pensionnaires de la Cour, qu'ils continuerent à décrier pour la mieux servir, y travaillerent avec succès. Les raisons qu'ils apportoient au Parlement, pour lui faire

approuver l'union, avoient quelque chose d'assez imposant.

Ils représenterent avec force, que les discussions qui avoient bouleversé plus d'une fois les deux Royaumes, étoient trop récentes, pour qu'on ne dût pas se prêter avec zele à des arrangemens qui assûroient la paix entr'eux : que cette union donneroit à la Grande-Bretagne un ascendant qu'elle n'avoit pas eu jusqu'alors, & la rendroit en quelque façon l'arbitre de l'Europe : que l'Ecosse bornée à un commerce vil & peu lucratif, partageroit avec l'Angleterre, celui des Colonies & du reste du monde : que sous le nouveau Gouvernement, les Ecossois seroient si favorisés, qu'ils ne contribueroient aux Charges publiques que d'un qua-

rantieme, & qu'ils auroient la onziéme partie du Pouvoir Législatif: qu'on donneroit à l'Ecosse des sommes suffisantes, pour payer ses dettes, & pour encourager ses Manufactures. Ces offres, soûtenues de tout ce qui pouvoit leur donner du poids, firent beaucoup de partisans à l'union; mais parce que la Cour ne se trouva pas assez riche pour acheter tout ce qui vouloit se vendre, il y eût aussi un grand nombre d'opposans.

Ceux-ci firent éclater leur indignation contre un projet qui leur alloit ravir leur Souveraineté, leurs lois, leur honneur, leurs droits, leur indépendance. Tout leur annonçoit que leur Patrie alloit devenir Province d'un Etat, dont elle avoit toûjours été la rivale. Ils

traverserent l'union par des motifs différens : les Jacobites, parce qu'elle les obligeoit à reconnoître la succession à la Couronne héréditaire dans la Maison d'Hanovre : les Presbytériens, parce qu'ils craignoient pour leur Religion : le Comte de Hume & ses amis, parce qu'ils étoient véritablement Citoyens : un grand nombre, parce qu'ils cherchoient à se venger de la Reine qui les avoit offensés en les négligeant, ou en les recherchant avec moins d'empressement que quelques autres.

Pour rendre ces passions utiles, il eût fallu les réunir ; & malheureusement il ne se trouva personne qui en fût capable. Chaque branche de ce parti agit toûjours séparément, & suivit ses vûes particu-

lieres. Les uns auroient bien consenti à une confédération pareille à celle des Provinces-Unies & des Cantons Suisses, où l'union ne consiste que dans la dépendance d'une même Souveraineté, & dans un concours mutuel pour sa défense : mais l'incorporation leur paroissoit honteuse. Les autres détestoient toute union avec l'Angleterre, quelque avantageuse qu'elle pût être ; mais ils manquoient de résolution, & ils craignoient encore moins l'esclavage que la guerre. Ceux-ci ne parloient que d'exterminer les tyrans & les traîtres, les Commissaires qui avoient vendu l'Ecosse, & les Anglois qui l'avoient achetée, le peuple étoit déclaré pour ce sentiment. Ceux-là mettoient plus de modération dans

leur vengeance, ils n'étoient pas ennemis des partis extrèmes, mais ils ne vouloient pas éclater inutilement : & l'impossibilité, où se trouva la France de les soûtenir, les détermina à subir le joug. En général les opposans n'eurent jamais de point fixe ; d'où il arriva qu'on leur arracha en détail ce qu'ils n'auroient jamais accordé d'une autre maniere : on les amena par degrés à adopter le projet d'union tel qu'il avoit été formé.

Les principaux articles de cet acte si cher aux Anglois, si odieux aux Ecossois, étoient que les deux Royaumes n'en feroient plus qu'un sous le nom de Grande-Bretagne, à commencer au mois de Mai de l'an 1707. Qu'un même Roi pris dans la Maison d'Hanovre regne-

toit également sur toutes les parties du nouvel Empire ; qu'il n'y auroit qu'un Parlement qui tiendroit ses Séances en Angleterre, où l'Ecosse envoyeroit ses Députés, qui dans la Chambre des Pairs & à rang égal seulement, céderoient le pas aux Anglois, & où tout seroit décidé à la pluralité des voix, quoique l'Ecosse se fût réduite à seize Pairs & à quarante-cinq Députés, au lieu que le nombre des autres n'étoit limité que dans les Communes.

La ratification de ce fameux Traité ne fut pas plutôt devenue publique, que l'indignation générale fit craindre qu'on n'eût travaillé inutilement. Les esprits parurent aussi opposés à l'union, que si on n'avoit pas usé de ménagemens infinis

pour les y préparer. De tous côtés on courut aux armes. Si la Noblesse avoit réglé les mouvemens du peuple & appuyé ses mécontentemens, il y a apparence que l'Ecosse auroit évité le joug, & qu'elle joüiroit encore du crédit qu'elle avoit autrefois dans l'intérieur de l'Isle, & de la considération que lui accordoient les Etrangers. Malheureusement elle éprouva ce qui accélere toutes les révolutions, qu'on est moins Citoyen à mesure qu'on est plus obligé à l'être, & que ceux que la Patrie récompense le plus, sont ceux qui la servent le moins. Il est vrai que les Grands révoltés par l'oubli où on les laissoit, joignirent depuis leurs ressentimens au zele de la multitude : mais la trahison avoit découvert ces intri-

gues, & l'autorité dissipé ces complots, lorsque les secours, que le Prétendant amenoit de France, se firent voir inutilement sur les côtes d'Ecosse. Cette entreprise qui pouvoit ruiner l'union, l'affermit. Elle en fit connoître les ennemis, & fournit des prétextes pour les accabler. Ce grand ouvrage n'éprouva dans la suite que peu de contradictions. L'état d'anéantissement où il réduit chaque jour les Ecossois, lui en fera encore moins éprouver à l'avenir. L'Angleterre profita de ces pertes, & on peut assûrer que l'union lui a été plus avantageuse que tous les prodiges du regne de la Reine Anne.

Cette Princesse offrit aux yeux des Anglois un spectacle auquel ils n'étoient pas accoûtumés: une Rei-

ne l'ame d'une puissante Ligue, & l'arbitre des destinées de l'Europe; une suite de victoires, dont rien n'interrompit le cours pendant neuf années: la terreur & la gloire des armes Angloises portées jusques sur les bords du Danube: l'Empereur affermi sur un Throne ébranlé par des fautes & par des disgraces: toutes les Couronnes de Charles-Quint deux fois chancelantes sur la tête de l'Héritier légitime: l'Empire de la mer & la supériorité du commerce assûrés à la Grande-Bretagne par des Conquêtes ou par des Traités: la France réduite à acheter par des cessions considérables la paix, dont elle étoit dans l'usage de prescrire les conditions: la Monarchie Espagnole forcée de partager ses Pro-

vinces avec une Puiſſance ; & ſes thréſors avec une autre : l'Angleterre augmentant ſes richeſſes parmi les troubles & les dépenſes de la guerre : les factions les plus violentes & les plus adroites étouffées ou aſſoupies , ſans qu'il en coûtât de ſang à la Nation, ni même que ſa tranquillité fût altérée.

Quand on approfondit un peu le caractere de la Reine Anne, on ne peut s'empêcher de faire honneur à ſes Miniſtres d'une partie de ces évenemens. Cette Princeſſe paroiſſoit également éloignée & de les ſouhaiter, & de les préparer, & d'en profiter. Elle pouſſoit ſi loin la modération, que les flateries de ſes Courtiſans, ni les ſuccès de ſes Généraux ne lui inſpirerent jamais d'ambition. Sa bon-

té fut unique : on ne la vit jamais fatiguée par les demandes, ou épuisée par les bienfaits. Je ne sai quelle timidité lui faisoit craindre les actions d'éclat, & elle joüoit toûjours à regret le personnage de Souveraine. Sa douceur lui fit des censeurs & des partisans : elle supporta les outrages de plusieurs de ses Sujets avec une insensibilité qui honore le Throne selon les uns, qui le dégrade selon d'autres. On lui a reproché d'avoir suivi aveuglément les vûes de son Conseil, & d'avoir souvent trop donné aux volontés de ses Ministres ; il seroit difficile de combattre cette accusation. Elle poussa l'amour & la complaisance pour le Prince de Danemarck son époux, jusqu'à faire avec lui un usage trop fréquent de quelques

ques liqueurs : ce goût qui n'étoit ni de ſon ſexe ni ſa dignité, abrégea ſes jours, & ternit ſa gloire. On peut douter ſi Anne fut une Grande Reine : mais il eſt certain que ſon regne a été des plus glorieux.



XME ET DERNIERE EPOQUE.

Etat actuel du Parlement.

IL ne ſuffit pas, pour connoître parfaitement le Parlement d'Angleterre, de ſavoir dans quelles circonſtances il s'eſt formé, & par quelles heureuſes révolutions il eſt parvenu au degré d'autorité dont il joüit; il faut encore être inſtruit d'un certain détail, qu'on peut appeller le Méchaniſme de cette Aſſemblée. C'eſt ſans doute la partie la moins agréable de mon Ouvrage, mais c'en eſt une partie eſſentielle. Il feroit toûjours ennuyeux & ſouvent impoſſible de remonter à l'origine, & de marquer les va-

riations des différens usages qui ont régné dans le Parlement ; on aimera mieux ne trouver ici que ceux qui s'observent aujourd'hui.

(a) Le Parlement d'Angleterre est une Assemblée de la Noblesse, du peuple & du Roi même qui y préside si essentiellement, que sans cela elle n'est point Parlement, n'en peut prendre le nom, & n'en a pas l'autorité. On sent qu'un tel Gouvernement est nécessairement un Théatre inconstant, où les décorations doivent changer plus souvent qu'ailleurs. On y voit régner trois différens intérêts, soûtenus par trois puissances différentes, avec toute l'aigreur, tout le fracas, toute l'opiniâtreté des plus violentes passions. Il ne se fait point en-

(a) Qu'est-ce que le Parlement ?

tre les divers ordres de l'Etat une circulation qui les uniroit. Le Prince n'eſt jamais forçé par les lois à rentrer dans l'ordre des Citoyens ; & les Pairs ont leurs prérogatives particulieres, & diſtinguées de celles des Communes. Dès-lors le Roi ſe regarde comme Roi, la Nobleſſe comme Nobleſſe, le peuple comme peuple : à peine quelqu'un a-t'il le courage d'être Anglois & Citoyen. Il ſeroit naturel de penſer que cette multitude de Légiſlateurs repréſentât au moins avec dignité. Il eſt pourtant vrai que les Séances ſe paſſent à plaiſanter indécemment ſur de grandes affaires, ou à diſcourir gravement ſur de petites; à faire l'éloge de ſon parti, ou à invectiver contre la Faction opposée; à ſe calomnier & à ſe juſtifier.

Pour un évenement important qui s'y passe on y donne cent scenes singulieres & bisarres. On a vû en 1693. un des Oracles Anglois conclurre sa harangue, en disant, *qu'il esperoit de voir avant la fin de l'année le Roi de France se présenter a la Barre, & demander a genoux la paix au Parlement.*

(*a*) Nous venons de voir ce que c'est que le Parlement; voici maintenant ses droits. Le Roi sans ce grand Corps ne peut, ni abolir les Lois anciennes, ni en faire de nouvelles, ni interpréter les obscures, ni mettre des impôts ou déterminer la maniere de les lever, ni légitimer les bâtards ou naturaliser les étrangers, ni régler les poids & les mesures, ni introduire des trou-

(*a*) Quelle autorité a le Parlement?

pées étrangeres dans le Royaume ; ni faire grace à ceux auxquels les Communes ont donné un *Atteinder*. Dans tout le reste l'autorité d'un Roi d'Angleterre a autant d'étendue que celle d'aucun autre Souverain. Encore, s'il est né pour régner, trouve-t'il dans sa place ou dans son génie des moyens presque infaillibles d'obtenir ce que les Lois lui ont refusé : *Toutes les voix du Parlement sont vénales*, disoit un homme sincere à Walpole ; *& j'en ai le tarif*, ajoûta ce célebre Ministre. Le Prince, disoit le Lord Haversham, a une voie plus facile encore & plus courte pour se rendre absolu : il n'a qu'à prononcer quelqu'un de ces trois mots, *Papisme*, *Prétendant*, *France* ; c'est plus qu'il n'en faut pour nous faire

oublier nos intérêts les plus essentiels.

(*a*) Il faut que la passion soit bien forte, pour aveugler à ce point un Corps aussi nombreux que le Parlement. Il est partagé en deux Chambres, la Haute & la Basse. La premiere est composée du Roi qui y préside, ou le Chancelier en son absence ; des fils du Roi ; des Grands Officiers de l'Etat, qui sont le Chancelier, le Grand Thrésorier, & le Garde du Petit Sceau ; des trois Officiers de la Couronne, le Grand Chambellan d'Angleterre, le Grand-Maître de la Maison du Roi, & le Chambellan de l'Hôtel ; des Pairs du Royaume qui sont les Ducs, Marquis, Comtes, Vicomtes & Barons ; de deux Archevê-

(*a*) De qui est composé le Parlement ?

ques, & vingt-quatre Evêques ; Tous ces Seigneurs ont séance dans la Chambre Haute par un droit attaché à leur qualité. Quelques Jurisconsultes sans avoir voix délibérative, y sont aussi reçûs uniquement pour donner conseil, & pour résoudre les difficultés qui peuvent survenir touchant l'explication des Lois, & les Jugemens rendus dont on peut appeller à la Chambre-Haute. La Chambre des Communes est composée d'un Orateur qui est le Président de la Chambre, de quatre-vingt douze Députés des cinquante-deux Comtés qui partagent l'Angleterre, de deux Citoyens pour chacune des Villes, & de deux Bourgeois pour chacun des Bourgs qui ont droit de députer au Parlement. Il n'y a point de

Jurisconsulte dans cette Chambre, parce qu'elle n'a pas droit de juger. L'autorité des deux Chambres a été souvent ébranlée. Cromwel supprima celle de Pairs, & chassa honteusement du lieu de l'assemblée les Députés de l'autre, il fit mettre au-dessus de la porte de Westminster, *Salle à loüer.*

(*a*) Un avantage que le Monarque Anglois ne sauroit assez estimer, parce qu'il ne dépend pas des caprices de la multitude, c'est qu'il est seul maître de convoquer, de proroger, de casser le Parlement. De-là il arrive que le Roi conserve un Parlement aussi long-tems qu'il lui est favorable, & qu'il le dissipe, lorsqu'il commence à y éprouver des contradictions. Cet-

(*a*) **Qui est-ce qui convoque le Parlement?**

te brillante prérogative est une de celles que les Anglois ont le plus envié à leur Souverain. Ils réussirent à en dépouiller en partie Guillaume III. Ce Prince consentit qu'on fixât à trois ans la durée du Parlement : les détours de sa politique le servirent mal en cette occasion ; & le zele de la Reine Marie qui le secondoit si bien, n'aboutit qu'à faire éclater une de ces vertus extraordinaires dont l'Histoire d'Angleterre fournit plus d'exemples que celle des autres Nations. Cette Princesse souhaita que Milord Bellamond son Thrésorier traversât le projet du Parlement triennal. Ce Seigneur qui le croyoit utile au Royaume, refusa d'entrer dans les vûes de la Cour. On se borna à le prier de ne pas entrer au

Parlement, & à rester neutre entre les deux Partis. Il ne goûta pas ce tempérament, & fut un de ceux qui contribuerent le plus à faire passer l'acte. La Reine lui ôta sur le champ sa Charge, & il prit sans balancer le parti qui convenoit à un homme qui avoit de la raison & du courage. Sans s'abaisser à se justifier ou à se plaindre, il réforma son train, & se condamna à une vie privée. Tant de générosité frappa les Anglois. Ceux qui étoient attachés au Prince, comme ceux qui lui étoient opposés, allerent témoigner en foule au Courtisan disgracié l'admiration qu'ils avoient pour sa vertu, & le conjurer de vouloir partager leur fortune. La Reine ramenée à la véritable grandeur par les exemples de ses sujets,

lui offrit une pension afin qu'il pût vivre selon sa naissance : mais le Milord poussant l'héroïsme jusqu'où il pouvoit aller, répondit, *que ne rendant plus de service, il ne croyoit pas devoir recevoir aucune récompense.* Croira-t-on après cela que George I. ait obtenu assez facilement la révocation de l'acte si désiré qui fixoit à trois ans la durée du Parlêment ? Ce n'est gueres qu'en Angleterre qu'on voit le Gouvernement si sensiblement en contradiction.

(*a*) Cette contradiction est peut-être encore plus sensible entre les termes de la convocation du Parlement & l'autorité dont il joüit. Le Roi écrit lui-même à chaque

(*a*) De quelle maniere le Parlement est convoqué ?

Seigneur ſpirituel & temporel de ſe rendre à l'Aſſemblée pour lui donner *Conſeil*, & il fait écrire par la Chancellerie au Vicomte de chaque Comté, & au Maire de chaque Ville & Bourg, d'envoyer au Parlement les Députés du peuple, pour y *conſentir* à ce qui aura été ordonné. Auſſitôt que ces Lettres de Convocation ſont arrivées dans les Provinces, on y procede aux Elections. On n'y voit que haines, que brigues, que diviſions. Les Wigs & les Toris, les Républicains & les Royaliſtes, les amateurs de l'indépendance & ceux du deſpotiſme, les Courtiſans & les créatures du peuple ; toutes ces différentes factions cauſent un tel mouvement dans les eſprits, qu'on diroit que la Grande-Bretagne eſt à cha-

que nouveau Parlement dans le transport d'une fievre chaude. Chaque Parti veut avoir des Députés à son gré, & les Partis varient chaque jour dans leurs vûes, dans leurs intérêts, dans leurs maximes; il n'est pas possible de les réduire à des classes régulieres, ou à des principes fixes. Ils se rompent en autant de branches, qu'il y a de têtes hardies pour conduire les différentes factions. Les divisions & les subdivisions parmi les Wigs & les Toris, ou comme on parle aujourd'hui, dans la corruption & dans l'opposition, se multiplient chaque jour, & forment souvent jusqu'à quinze & vingt classes différentes. Les Citoyens éclairés, sages, vertueux, témoins de ces convulsions politiques, s'éloignent des

affaires ; & des hommes riches ; ardens, ambitieux deviennent les arbitres des intérêts publics. Le peuple, qui payoit autrefois ceux qui se chargeoient de soûtenir ses droits, leur vend aujourd'hui son suffrage. Le plus opulent ou le plus prodigue est sûr d'être élû. Il est vrai qu'après s'être ruiné pour entrer au Parlement, on veut se faire acheter cherement par la Cour. Les Députés mirent leur complaisance à un si haut prix sous le Regne de Guillaume III. que ce Prince leur dit un jour : *Messieurs, je vous serai obligé, si vous voulez réduire vos diverses demandes à une, afin que je puisse voir si le Royaume entier pourroit vous satisfaire.*

(*a*) Aussitôt que le Parlement s'est formé à Westminster, & que tous les membres qui le composent sont assemblés dans un même endroit, le Roi s'y rend revêtu des habits Royaux, suivi des Princes de son Sang & des Grands Officiers de l'Etat & de la Couronne : s'étant assis sur son Throne, il fait l'ouverture du Parlement par un discours qu'il prononce lui même, ou qu'il fait prononcer par son Chancelier sur les affaires sur lesquelles la Nation a été convoquée. Ensuite le Roi sort, & n'est plus obligé de se rendre qu'à la derniere Séance, pour confirmer ce qui aura été arrêté. Avant qu'on délibere sur aucune affaire, il faut prê-

(*a*) Quel est l'ordre qui s'observe dans le Parlement ?

ter

ter trois sermens : celui d'*Allégean-ce*, par lequel on condamne l'opinion de quiconque admet une puissance supérieure à la Royale, de quelque nature qu'elle puisse être: celui de *Suprémacie*, par lequel on reconnoît le Roi Chef de l'Eglise de la Grande-Bretagne : celui du *Test*, par lequel on abjure la Doctrine de la transsubstantiation, de l'invocation des Saints, & de la Messe. Ensuite les deux Chambres déliberent séparément. Ce qui a été conclu dans l'une, est communiqué à l'autre par les Députés qu'elles s'envoyent. Si la délibération est approuvée par les deux Chambres, elles expriment leur approbation en ces termes : *les Seigneurs, les Communes ont assenti.* S'il arrive que les deux Chambres

soient de différens sentimens ; la Chambre Basse se rend dans la Chambre Haute pour conférer avec les Seigneurs ; ou bien les deux Chambres nomment des Députés qui s'assemblent dans la Chambre *Peinte*. Mais soit que la Chambre Basse traite avec les Seigneurs par elle-même, ou par ses Députés, c'est toujours avec de grandes marques de respect de la part des Communes. Elles sont debout, tête nue, tout le tems que durent les Conférences, & les Seigneurs sont assis & couverts. Si les deux Chambres ne peuvent s'accorder, la délibération est nulle. Leur consentement, quand même il seroit unanime, ne suffit pas sans celui du Roi. Pendant que les deux Chambres traitent des affaires tem-

porelles, le Clergé assemblé dans le lieu marqué par le Roi, traite séparément de la discipline, des moeurs, de la foi; ses Réglemens, quelque sages, quelque nécessaires qu'ils puissent être, reçoivent toute leur force de l'approbation, de l'autorité du Parlement. Depuis que les Anglois se sont écartés du centre de l'unité, leur Religion n'est que politique. Ainsi un Membre des Communes proposant dans une occasion d'armer les lois pour réprimer quelque grand désordre, il lui fut répondu par un homme sage, *que le meilleur de tous les remedes contre la licence publique, seroit un Bill qui ordonneroit de croire en Dieu.*

(*a*) Tels sont les hommes qui

(*a*) Quelles affaires on traite dans le Parlement.

ſont la deſtinée de l'Angleterre. Il ne leur étoit permis autrefois de s'occuper que des choſes pour leſquelles le Roi leur déclaroit qu'ils étoient aſſemblés. Cela eſt ſi vrai que la Reine Eliſabeth fit mettre à la Tour un Député des Communes pour avoir ſeulement oſé lui donner un conſeil ſur une affaire qui n'étoit pas du reſſort du Parlement. Maintenant chaque Membre peut propoſer ce qu'il lui plaît ſur toutes ſortes d'affaires pourvû qu'il attende pour parler que l'Orateur lui ouvre la bouche : alors au lieu d'opiner ſur ce qu'on a propoſé, il peut demander qu'on ſtatue auparavant ſur ce qu'il a à dire, ce qui arrive preſque à toutes les Séances. D'ailleurs l'Orateur eſt obligé de mettre en délibération tout ce qui

lui eſt propoſé par un Membre de la Chambre, à moins que la propoſition ne fut de nature à être regardée comme crime d'Etat & contraire à la lettre de la Loi.

C'étoit autrefois l'uſage de faire ſavoir d'avance aux Provinces les cauſes de la convocation des Parlemens. Pendant que cette ſage coûtume s'eſt obſervée, la Cour ne pouvoit pas ſe rendre maîtreſſe de cette Aſſemblée, parce que les Députés étoient forcés d'opiner conformément aux vûes & aux ordres de ceux qui les députoient. Depuis que les Rois ſe ſont mis inſenſiblement au-deſſus de cette obligation ſi gênante, le peuple qui ignore ſur quoi on délibérera dans le Parlement, eſt obligé de donner à ceux qui le repréſentent un pouvoir illi-

mité. La plûpart en abusent pour leurs intérêts. A peine sont-ils assemblés, que les liaisons se forment, que les brigues commencent, les cabales se heurtent ; ceux qui occupent les premieres places dans le Gouvernement, travaillent à corrompre avec de l'argent, avec des charges, & les graces dont ils disposent, les Membres du Parlement dont ils ont besoin. Car, comme disoit Guillaume III. *Si un Roi d'Angleterre avoit assez d'emplois considérables à donner à tous ceux qui y aspirent, les noms de Wigh & de Tory seroient bientôt abolis.*

Alors ceux qui ont été négligés & qui sont dans le parti opposé à la Cour, se réunissent pour déclamer avec violence contre ceux qui se sont laissés séduire. Ils savent

bien que leurs invectives ne rameneront personne au devoir, mais ils satisfont leur ressentiment, ou acquierent le titre flateur de défenseurs de la liberté publique. Ils dirigent leurs derniers efforts contre les Ministres les plus puissans dont ils attaquent violemment la conduite. Le célebre Walpole est celui qu'ils ont le moins ménagé dans les derniers tems. Il étoit assez philosophe ou assez ambitieux pour suivre toûjours ses vûes ; aussi disoit-on, *qu'il ressembloit à la Toison de Gedeon qui reçoit & suce la rosée du soleil, tandis que tout ce qui est autour de lui est à sec.*

(*a*) Pour donner de la dignité, ou inspirer du zele aux Membres des

(*a*) Du pouvoir & des priviléges des deux Chambres du Parlement.

deux Chambres, on les fait joüir d'un privilége auſſi utile qu'honorable. Il n'eſt pas permis de les empriſonner ni leurs domeſtiques, pour dettes pendant la durée actuelle des Seſſions. Ce droit eſt commun à tous ceux qui entrent dans le *Parlement*: mais les deux Chambres ont chacune leurs avantages particuliers. Les Pairs, ſurtout les Evêques, n'ont pas dans la Nation le crédit qu'ils devroient naturellement y avoir, parce qu'ils tiennent tous ou preſque tous à la Cour par les graces qu'ils en ont reçûes ou qu'ils en eſperent. Les Communes paſſent pour les défenſeurs des priviléges de la Nation, & joüiſſent de la conſidération qu'avoient autrefois les Seigneurs.

La Chambre Haute a le pouvoir de juger en dernier ressort, & de réformer tous les jugemens qu'on prétend avoir été mal rendus. La Chambre Basse n'a de jurisdiction que sur ses propres Membres; encore ne peut-elle rien ordonner de plus fort que l'amende ou la prison.

Les premiers n'ont que le pouvoir d'approuver ou de rejetter les Bills qui leur sont présentés touchant les impositions, sans pouvoir y faire, ni même proposer aucun changement. Les derniers, comme représentant le peuple, se sont attribué le droit de proposer, d'accorder des subsides au Roi, ou de lui en refuser.

Le Prince peut augmenter le nombre des Pairs dans le Parlement, & on a vû la Reine Anne

en créer juſqu'à douze à la fois ; mais dès qu'une fois la Pairie a été conférée à une maiſon, on ne l'en peut dépouiller que pour un crime qui l'en rende indigne, & par une condamnation judiciaire. Le nombre des Députés des Communes eſt fixe, & le Roi ou le peuple ne peuvent ni le diminuer ni l'augmenter.

Enfin les Seigneurs ont le droit de donner leur voix par Procureur dans le Parlement, pourvû qu'ils aient obtenu du Roi la permiſſion, qui n'eſt jamais refuſée, de s'en abſenter. Les Députés des Communes, ſans joüir du droit de ſuffrage durant leur abſence, s'abſentent ſouvent. De cinq cens cinquante-huit Députés qu'il devroit y avoir dans la Chambre, il eſt rare d'y en

voir deux cens, ce qui rend les brigues plus faciles. Un Wigh disoit un jour à un autre Wigh, que s'il se fût trouvé cé matin à l'Assemblée, le Parti auroit emporté une affaire de conséquence. *De combien de voix avons-nous perdu*, demanda froidement l'absent? *D'une seule*, répondit le plaignant: *Hé bien*, repartit le premier; *si je me fusse trouvé à la Chambre, nous l'aurions perdue de quatre, parce qu'il y auroit eu de plus quatre Députés Torys que j'ai retenus exprès au cabaret pendant toute la matinée.*

Fin de la seconde Partie.

TABLE DES MATIERES

De la seconde Partie du Parlement d'Angleterre.

B

C

D

E

F

G

H

L

P

Son

S

T

W

Fin de la ſeconde Partie.



ERRATA.

Page 19, ligne 3 : ôta, *lisez* ôtat.
Page 29, ligne 3 : qui la portée, *lisez*, qui la porta.
Page 32, ligne 5 : sieg, *lisez*, siége.







